CHRISTINE VINCENT-SAVARY

21 JOURS

journal

21 JOURS

Christine Vincent-Savary

21 JOURS

journal

2020

Photo de couverture : Christine Vincent-Savary.

Mise en pages et composition : Thomas Savary.

Achevé d'imprimer en avril 2022.

Christine Vincent-Savary, 4 résidence de Loré, 53100 Mayenne, 2020.
christine.savary@wanadoo.fr

À la *vie* dans ses manifestations infinies, dont mes enfants : Thomas, Matthieu et Jeanne ; et mes petits-enfants : Alice, Antoine et Noémie.

FIN

— du printemps
— du confinement imposé
— de la croissance de la durée du jour
— de ma crédulité

DÉBUT

— de l'été
— des conséquences désastreuses du confinement
— d'un regroupement mondial des consciences qui s'éveillent
— de ma sortie du troupeau et de mon silence confortable

21 juin 2020 : J 1

Solstice d'été, le printemps cède la place à l'été sur le calendrier, mais la météo ne suit pas. Une pluie fine et régulière accompagne la grisaille uniforme du ciel. Ce petit crachin pénétrant perdurera quelque temps après ma cueillette matinale de sommités fleuries de millepertuis — rituel annuel que je ne manque pas. J'ai confiance, après cet épisode pluvieux de plusieurs jours : le soleil sera là pour assurer son rôle catalyseur et offrir sa chaleur au macérat de millepertuis, en devenir, que je prépare.

Je rentre vaporisée d'une infinité de gouttelettes de pluie, mon bouquet de fleurs jaunes à la main. Une fois celles-ci lavées, séchées et tassées dans un petit bocal, je verse doucement l'huile d'olive choisie, qui lentement se fraie un chemin entre les feuilles et les fleurs. L'immersion est totale. Je ferme le bocal et le place à l'intérieur d'un sac en papier qui le protégera de la lumière directe du soleil sans l'empêcher de bénéficier de sa chaleur, dans la véranda donnant sur le jardin, exposée au sud-ouest. Sous la chaleur du soleil, donc, mais à l'obscurité, l'alchimie entre les fleurs et l'huile va s'effectuer. Et l'huile, en se chargeant des principes des fleurs, va

prendre cette belle couleur rouge sombre de macérat de millepertuis : huile rouge apaisant et soignant les petites brûlures ou les coups de soleil, et paradoxalement photosensibilisante, soutenant ainsi la guérison en interdisant l'exposition au soleil.

Dans vingt et un jours, je séparerai les fleurs de l'huile, car elles auront offert tous leurs principes, et avec gratitude je les laisserai retourner à la terre. Sur le petit flacon en verre teinté, rempli d'huile rouge, je collerai la petite étiquette écrite à la main : « Macérat de millepertuis. Juin-juillet 2020 ».

Chaque fois que je porte mon attention sur la nature, je m'émerveille et suis remplie de gratitude. Ce merci qui monte en moi efface tous les blocages à l'amour, toutes les pollutions de l'âme qui m'empêchent d'expérimenter la paix qui réside en moi : moments privilégiés où les peurs n'ont plus de place, où la sérénité permet un abandon total au courant de la vie.

Il ne tient qu'à moi de les laisser m'investir. Cela demande une grande vigilance et un contrôle soutenu de mes pensées.

Vingt et un jours pour faire un macérat de millepertuis, vingt et un jours pour acquérir de nouvelles habitudes durablement, *dixit* la science.

Mon esprit ne peut être entravé que par mes propres croyances, car par essence il est libre de la matière, du temps et de l'espace. Il m'aura fallu presque toute ma vie pour le ficeler proprement, sous le contrôle de l'ego et de son acolyte, mon mental, dans la tour d'ivoire de mes croyances.

J'ai accepté il y a quelque temps le « détricotage » de mes liens mentaux, irréels mais puissants. Parce que j'étais prête, mon regard s'est ajusté dans un changement de perception radical, et mon premier pas sur le chemin du retour à l'Être s'est effectué par la prise de conscience et la reconnaissance du fait que je m'étais trompée.

Je suis maîtresse et responsable de mes pensées, et je dois me le rappeler à chaque instant pour assumer et accomplir mes choix.

J'ai appris à dire *non*, je suis devenue rebelle. Ce mot résonne en moi, *re-belle*. Mon âme est belle, c'est la nature de l'âme d'être belle. Les masques dont je la couvre n'ont pas le pouvoir de la changer. Alors, « bas les masques », parures inutiles et trompeuses qu'adore varier à l'infini l'ego pour incarner ses rôles imaginaires dans le vaste théâtre du monde. Bas les masques !

Pourtant, j'en ai mis un, physique, sur mon visage pendant une partie de cette épidémie de COVID-19.

Au début, je les pensais utiles pour entraver la transmission du virus, de moi vers l'autre et de l'autre vers moi. Puis, ma conviction de leur efficacité a été ébranlée, car j'ai appris qu'ils étaient doublement nuisibles à la santé en piégeant le gaz carbonique expiré et en concentrant les microbes expulsés au cours de la respiration, et que je recyclais ainsi tous ces miasmes en moi. Mais je les ai portés jusqu'à la fin du confinement, dans mes promenades quotidiennes de l'heure autorisée ; la dernière semaine, par respect pour les passants que j'abordais et pour ne pas donner un prétexte facile pour sanctionner les messages écrits de ma main sur des sacs en coton écru.

22 juin 2020 : J 2

Ce matin : soleil. Il arrive à point pour apporter la chaleur nécessaire à mon petit bocal rempli d'huile et de fleurs, et donner le signal de départ au mystérieux transfert des fleurs à l'huile. Mon rôle sera juste de tourner de temps en temps le bocal afin d'assurer une bonne répartition de la chaleur. Chaleur et obscurité, intimité des échanges.

Je sais, par expérience, que d'ici quelques jours je jetterai un œil curieux « par le trou de la serrure » afin d'apprécier le changement éventuel de la couleur de l'huile. J'écarterai doucement les bords du sac en papier… Mais, en attendant que le processus s'accomplisse, je vais parler d'un autre processus qui a lieu en moi et qui a permis l'éclosion de « Colibri recto verso ».

Dois-je rappeler la symbolique du colibri, popularisée par Pierre Rabhi ? Tandis que les autres animaux assistaient impuissants à l'incendie qui ravageait leur forêt, seul s'activait le petit colibri en multipliant les va-et-vient entre la rivière et les flammes pour jeter à chaque fois quelques gouttes d'eau dans le feu. Petites gouttes d'eau, apparemment dérisoires, mais nécessaires

au tout. Action personnelle : apporter sa contribution, même modeste, du mieux possible de ses capacités pour le bien de l'ensemble.

Recto verso, pour exprimer la structure de mes messages : *recto*, ce que je souhaite, le oui ; *verso*, ce que je refuse, le non.

Soixante-quinze ans de gestation pour oser partager mon positionnement face à la dérive mondiale du pouvoir, aux mains d'une poignée d'hommes méprisants mus par une mégalomanie effrénée et qui croient que tout peut s'acheter, et que l'argent donne tous les droits : mesdames, messieurs, vous vous trompez.

Colibri recto verso a quitté le confort de sa coquille quelques jours avant la fin du confinement en France et parcouru les rues de Mayenne du 5 au 10 mai 2020 avec un message nouveau chaque jour, écrit à la main sur un sac de toile porté autour du cou.

L'éclosion du 5 mai s'est accompagnée du premier message, écrit sur un sac offert par la ville de Mayenne, il y a des années. Il exprimait ma gratitude envers tout le personnel soignant.

« Merci à tous nos soignants. »

L'envol simultané offrait ce message, écrit à l'encre rose fluo, sur un t-shirt réformé pour le jardinage, et mon dos a porté ce jour-là mon premier non :

« NON
» — aux mensonges
» — à l'incompétence
» — à la manipulation
» — au totalitarisme
» — au pistage »

Premier vol réussi : pas d'applaudissements, mais pas de sifflements. « Demain, pendant mon heure de marche, je diffuserai un autre message », pensait Colibri en rentrant chez lui, car tout n'était pas dit de ce qu'il ne voulait plus et de ce par quoi il suggérait de le remplacer.

Durant ce premier vol, je n'ai pas abordé de face les passants, mais la volonté de le faire était née en moi et allait vite se manifester.

Un lecteur potentiel en vue, j'accélérais le pas, le doublais et, à une distance évaluée raisonnable, je m'ajustais à son rythme et lui laissais le temps de lire ce message du jour si la curiosité ou l'occasion de rompre la monotonie de sa promenade solitaire l'incitaient à le faire. Exercice en lui-même intéressant d'accélération et de ralentissement d'allure, bienvenu en cette période de réclusion et de réduction des activités physiques.

Une exception, cette femme croisée en bas de la Galère [1] avec qui j'ai eu mon premier échange de vive voix : elle était pressée, sa sortie approchant la limite horaire autorisée, alors qu'il lui restait du chemin à faire. Je n'ai pas oublié son nom ni son adresse, qu'elle m'a donnés avant de me quitter. J'aimerais lui soumettre ces pages, je pense lui rendre visite bientôt.

Qu'a-t-on dit de moi, de mon message, le soir dans les chaumières ? Moquerie, approbation, rejet, silence ?... Peu importe, je suis rentrée heureuse d'avoir commencé à semer des graines dans les consciences. Merci à ces lecteurs inconnus, qui, je le souhaite de tout cœur, ont pu entendre résonner ces mots déjà écrits en eux.

1. Rue du centre-ville de Mayenne.

23 juin 2020 : J 3

Troisième jour de macération. Au chant du merle ce matin, la journée promet d'être belle et ensoleillée. Je me réjouis, car il est préférable au début d'avoir les conditions optimales pour stabiliser, dans l'huile, le transfert amorcé des principes des fleurs.

Colibri recto verso a pris de l'assurance dans son premier vol de la veille et en ce jour du 6 mai 2020, il est prêt pour un face-à-face avec le lecteur. Ce premier message, le même que celui de la veille écrit en rose fluo sur mon t-shirt, je l'écris sur l'avers du sac de remerciement aux soignants.

Masque fabriqué maison attaché autour des oreilles, le sac de toile enfilé autour du cou, l'attestation de déplacement dérogatoire datée et signée dans la poche, Colibri recto verso est prêt pour sa sortie du jour, pour un contact face à face avec les passants. Quelle différence !

Premier échange silencieux dans le croisement des regards, premier jaugeage mutuel — les yeux sont de merveilleux traducteurs des émotions, et le port du masque renforce leur expression. Les miens sourient, ils vont croiser étonnement, curiosité, complicité, acquiescement, mais aussi la peur, le découragement

et la tristesse ; parfois, avec soulagement, de la bonne humeur, et même de la joie. Mes yeux disent « N'ayez pas peur, refusez-la » et mes lèvres « J'ai un message à transmettre aujourd'hui, voulez-vous le lire ? » Après la lecture, ma seconde demande, « Qu'en pensez-vous ? », amorce le dialogue. Le silence est rompu ; la distanciation sociale imposée, ébréchée.

J'ai réussi à faire ce que je n'aurais pas même imaginé, et si d'autres m'en avaient estimée capable, j'aurais ri et répondu que jamais je n'en aurais eu le courage. Mais je l'ai fait et le referai encore quatre fois.

Bravo, petit Colibri, tu assumes ta place et ton choix sans compromis.

Pendant que j'écris ces pages, un grand calme m'investit ; l'émotionnel est au repos et laisse place à une paix profonde. Pas de tristesse, pas de joie débordante, mais un bien être total qui me pousse naturellement à ce partage par les mots.

Le confinement imposé m'a fait perdre toute notion de temps. Les jours se suivent et se ressemblent. Pendant ma sortie d'une heure quotidienne, le peu de passants croisés et les boutiques fermées réduisent la semaine à une succession de dimanches, et même les cloches de la basilique s'alignent sur ce modèle en sonnant tous les jours.

Sauf que les voies vertes et les parcs sont interdits. Alors, comment se ressourcer grâce aux arbres ? Alors, comment apaiser son corps et son esprit sans ce contact avec la nature ?

J'ai la chance d'avoir un jardin, mais je pense à tous ceux, les plus nombreux, entassés comme des lapins entre leurs quatre murs. Alors, je profite pleinement, en toute conscience, sans culpabilité mais avec gratitude, des bienfaits sur mon esprit et sur mon corps offerts par ce petit coin de nature que je bichonne avec complicité et amour tous les jours.

Après chaque lecture du message du jour écrit sur le sac que je porte, le dialogue commence par ma question : « Qu'en pensez-vous, êtes-vous d'accord » ?

La peur en filigrane dans la rue a sa source profonde dans les esprits mortifiés et est entretenue quotidiennement, heure par heure, avec une assiduité morbide, par tous les médias dominants dans un comptage anxiogène des morts. Personne ne se demande pourquoi on ne meurt que de la COVID-19 ? Pourquoi on ne meurt plus d'autres maladies ? Il fallait bien cette tricherie, ce gonflage de la létalité du virus pour maintenir la manipulation par la peur et justifier le contrôle des libertés.

Et que penser des communiqués et des décisions de nos « chers » élus ? La France est en train d'en mesurer le prix... Et la note promet d'être colossale. Ordres, contrordres (des-ordres) qui se succèdent sans explication, mais imposés avec l'aplomb dont seuls les menteurs sont capables.

Faute de repères solides, l'esprit s'affole et s'accroche à la peur avant de perdre sa capacité de raisonnement. Il devient docile à la grande manipulation mondiale, orchestrée en ce moment sur toute la planète. Unité d'espace, unité de temps, unité d'action sont respectées, à l'image des règles du théâtre classique, et ce qui se

joue en ce moment ressemble plus à une tragédie qu'à une comédie.

Mais Colibri recto verso, qui a refusé la peur, s'accroche au *non* écrit en rouge dans son cœur et sur ses sacs, s'ancre dans sa confiance en l'amour et en la vie : il sait que si son action est juste il sera porté par les courants aériens vers celle ou celui qui a besoin de recevoir son message et qui lui transmettra en retour ce qu'il doit savoir.

Dans le bocal, que je viens de tourner, la macération continue, les fleurs libèrent lentement leurs propriétés dans l'huile tiédie par les rayons du soleil qui effleurent encore le sac de papier en cette fin de journée.

La lumière décline lentement. Bientôt, les chauves-souris viendront exécuter leur ballet silencieux au-dessus de mon jardin, en quête de nourriture. Elles me fascinent et j'aime les suivre du regard dans leurs évolutions nocturnes, ici, où je suis assise, sur les marches du perron, la meilleure place pour assister au spectacle. Dans le crépuscule qui s'affirme, les premiers hannetons de la Saint-Jean quittent l'abri des feuillages et prennent leur envol. Encore quelques minutes d'attente et elles arrivent, une, deux, trois… Elles ne sont jamais très nombreuses en même temps. Elles sont arrivées, silencieuses et gracieuses, et je les regarde se gaver en plein vol avec une précision remarquable.

La nature perdure et se renouvelle dans un recyclage permanent, nous en faisons nous-mêmes partie, mais nous n'en avons pas suivi les règles. Pourtant

imperturbable, elle nous indique la voie à suivre ; en elle rien n'est inutile, tout est périssable, tout est renouvelable à l'infini.

La météo est bloquée sur grand soleil depuis plusieurs jours, la terre a soif et se fend.

24 juin 2020 : J 4

Ce matin, le chant du merle a été perturbé par les feulements de chats. Je me suis levée pour regarder les antagonistes par la fenêtre. Deux chats blancs, l'un plus tigré que l'autre, se regardaient front contre front en « chats de faïence ». Après ce premier coup de gueule, silence, immobilité parfaite, mais la tension sous-jacente de ce bras de fer était perceptible. Deux boules d'énergie concentrée, parfaitement contrôlée, se positionnaient en puissance, prêtes à actionner les muscles pour l'attaque ou pour la fuite. Finalement, de manière à ne pas attirer le regard, d'un mouvement très lent, sans saccade, décomposé comme dans une prise de vue image par image, le chat avec la grande tache tigrée a amorcé un mouvement de départ. L'autre restait immobile, mais je devinais que ses yeux surveillaient celui qui partait. Pour le garder dans son champ de vision, il a tourné la tête, puis le corps s'est aligné en accompagnant le mouvement, et, quand la distance a été jugée suffisante, il s'est mis en marche à son tour sur la trace de l'autre, tranquillement.

Et la question est montée en moi : lequel des deux est vainqueur ? Car je sais que cet affrontement, sans

violence physique, a déterminé qui était le dominant et qui était le dominé.

Et si cette définition du « puissant » qui me vient à l'esprit et que j'ai lue un jour, « le puissant n'a pas d'ennemi », est vraie, et si je remplace le mot *puissant* par le mot *amour*, cela devient une évidence.

Il va faire chaud aujourd'hui, très chaud. Dès ce matin, je sens la chaleur monter. Il me faudra être attentive à la macération de millepertuis en cours dans la véranda et tourner plus souvent mon bocal, peut-être même l'écarter un peu des rayons du soleil.

Hier, j'ai fait une belle rencontre, un homme qu'en mai Colibri recto verso avait interpellé pour lui faire lire son message du jour, lors d'une de ces promenades quotidiennes autorisées durant la période du confinement. Je marchais d'un pas vif, je rentrais chez moi. Il était assis sur un banc place de Hercé et il m'a reconnue alors que je n'avais pas de masque ! Décidément, les masques ne servent pas à grand-chose s'ils ne sont même pas capables de préserver l'anonymat !

J'ai accepté son invitation à m'asseoir un moment près de lui. Il s'appelle Stéphane, il porte une grande souffrance en lui. J'ai eu envie de partager avec lui cet « héritage » maternel plein de sagesse, reçu peu après la mort de mon frère Jean-Louis, car je pense qu'il a une portée universelle : « La vie m'a appris à accepter ce qui ne pouvait pas être changé. » J'ai compris plus tard combien ce passage par l'acceptation était nécessaire pour accéder au lâcher-prise et se libérer de toute souffrance. J'espère que Stéphane acceptera ce « sésame »

qui pourrait l'aider à se libérer de la souffrance cristallisée en lui depuis des années qui l'empêche d'être totalement présent à l'instant. Mais le veut-il vraiment ?

Tel est le libre arbitre : à chacun incombent ses choix et personne d'autre que soi-même n'a le pouvoir de se changer.

Dans la matinée du 7 mai 2020, Colibri recto verso pose sur la planche à repasser son deuxième et avant-dernier sac de toile, pour un repassage rapide avant l'écriture du texte du jour : il lui reste donc quatre pages vierges à remplir, quatre messages possibles à partager avec ses frères inconnus croisés dans les rues. Il choisit le marqueur bleu pour le *oui* (ce qu'il aimerait) et le rouge pour le *non* (ce qu'il n'accepte plus). Pendant le tracé des lignes au crayon, les mots montent en moi, se succèdent, et ma main prend en dictée le texte et écrit :

« Je ne suis pas un pantin,
vous non plus
NON
à la manipulation
par les médias
par la peur »

Le résultat me plaît, combien de rencontres aujourd'hui ? Comment ce message sera-t-il reçu ? Aura-t-il des retombées positives dans la vie de certains ? Les questions se bousculent, j'ai la certitude que le message sera bien accueilli par ceux ou celles pour qui il a été écrit.

25 juin 2020 : J 5

La nuit n'a pas apporté la fraîcheur attendue ; comme la veille, la journée va être torride. Les volets mi-clos ne confinent que partiellement la chaleur au-dehors.

La pelouse est à tondre, plus pour limiter la multiplication des adventices que pour raccourcir l'herbe, qui va perdre ainsi sa parure de fleurs jaunes, roses et bleues. Et comme la météo indique depuis plusieurs jours l'arrivée de nuages et de passages pluvieux, je le ferai en fin d'après-midi. La pelouse sera ainsi plus soignée pour la venue de Thomas, mon fils aîné, qui arrive demain.

Je prends le temps de contempler les fleurs bleues des bugles que la lame, tout à l'heure, va décapiter. Comme certains ont acquis « l'œil du ramasseur de champignons » à force de pratique, je possède quant à moi celui du « cueilleur de limaces ». Et si la pluie arrive enfin, je vais devoir reprendre mes sorties nocturnes pour cueillir, sur les tiges et les feuilles, les voraces en plein festin.

L'indiscrétion a eu lieu ce matin : avec la chaleur de ces deux derniers jours, j'ai préféré contrôler l'évolution de mon macérat. Tout semble parfait, l'huile

a amorcé son changement de couleur et possède déjà les nuances prometteuses du rouge définitif. J'ai refermé le sac et redonné l'intimité à la matrice huileuse où s'effectue l'échange subtil, où les fleurs, à l'abri de l'air, ne fanent pas.

Le matin du 8 mai 2020, le sac repassé et étalé sur la table, Colibri recto verso saisit le marqueur bleu et commence à écrire le message qui monte en lui :

« OUI
» à la bienveillance
» au respect de soi et des autres
» à l'entraide
» à la créativité »

Puis, avec le marqueur rouge, ce qu'il refuse en bloc :

« NON
» aux sanctions arbitraires
» aux des-ordres, ordres et contrordres
» à la délation (récompensée ?)
» au formatage unique de la pensée »

Le premier lecteur de ce message fut un jeune homme rue Grosse-Dupéron ; il a trouvé cette démarche originale, le texte pertinent et avec enthousiasme m'a encouragée à continuer. Merci à toi, frère inconnu croisé en début de promenade, j'avais peut-être besoin de cette énergie que tu me transmettais pour continuer mon vol.

Ma deuxième rencontre, comment ne pas m'en souvenir ? Une femme et un homme discutaient calmement. Ils ont accepté de lire tour à tour le sac autour de mon cou, puis la discussion a continué tout naturellement entre nous.

La femme m'a prise en photo avec le message du jour autour du cou et celui de la veille, après que j'eus retourné le sac. Elle voulait garder un souvenir de notre rencontre et de mon action, qu'elle appréciait. Elle souhaitait partager les messages de Colibri recto verso en famille et avec des amis. Je ne le savais pas encore, mais je venais de croiser le chemin de Stéphane.

J'ai ce jour-là croisé beaucoup de promeneurs, le jour du déconfinement approchait. Le 11 mai 2020, nous serions libres de sortir, sans remplir cette attestation censée légaliser une heure quotidienne de sortie dans la rue. Mais le port du masque serait obligatoire.

Depuis la veille, pour laisser plus de temps à Colibri recto verso de transmettre son message, je triche par les deux bouts, chaque minute grappillée a la saveur de la transgression — je suppose que nous avons été nombreux à le faire, de sortir à l'heure sonnante, un stylo dans la poche pour ajouter au besoin les minutes nécessaires et éviter les risques de sanction.

En descendant la rue du 130e Régiment-d'Infanterie, j'ai aperçu un long « collier » de femmes régulièrement espacées (distanciation oblige) dont les « perles » une à une se perdaient dans une des rares boutiques ouvertes, dans l'espoir de trouver le matériel nécessaire à la confection de masques dont le port, qui avant le confinement avait été déclaré inutile, avant d'être fortement conseillé, était maintenant devenu obligatoire pour le déconfinement.

Colibri recto verso a voleté alors de perle en perle, avec un temps d'arrêt devant chacune, juste le temps de la lecture. Je pouvais deviner des sourires sous

les masques, des acquiescements, mais aussi de la peur.

Et dans le silence de la lecture, mon cœur leur criait : « N'ayez pas peur, vous avez le choix et le pouvoir de dire non à la peur, laissez-la à ceux qui veulent vous l'imposer afin de vous garder sous contrôle. » Arrivée au niveau de l'entrée du magasin, je me suis tournée vers la file et j'ai voulu partager avec elles cette histoire du maître restant parfaitement immobile sous les crachats et les insultes d'un de ses élèves. Quand tout le fiel de ce dernier fut versé, dépité par l'absence de réaction du maître, cet élève se retira. Les autres, outragés, se levèrent pour demander : « Maître, pourquoi l'avoir ainsi laissé faire ? » Et la réponse fut une question : « Lorsque quelqu'un vous offre un cadeau et que vous le refusez, à qui appartient-il ? » Refusez la peur !

26 juin 2020 : J 6

Au chant du merle ce matin, signal de l'heure de mon lever habituel, les premières lueurs du soleil se diffusaient en rose dans les nuages qui petit à petit envahissaient le ciel. Hier soir en fin de journée, un peu avant que je finisse la tonte, quelques gouttes de pluie sont tombées, rafraîchissantes, certes, mais insuffisantes pour désaltérer la terre assoiffée.

La macération en cours continue son lent processus de transfert des principes des fleurs dans l'huile, même si le soleil fait parfois défaut, car la température ambiante dans la véranda reste convenable pour ne pas retarder les échanges.

J'attends l'arrivée de Thomas pour la fin de matinée, il a pu se libérer pour venir à Mayenne en juin, comme il le fait depuis longtemps, malgré l'épisode du coronavirus.

Dans mon jardin, la couleur bleue explose en taches parsemées : ici, le bleu lumineux des fleurs de chicorée, dressant leurs tiges vers le ciel ; là, celui plus soutenu des agapanthes, qui ouvrent progressivement leurs ombelles ; là-bas, les dernières fleurs de bourrache, dont la relève est assurée par les nouveaux pieds bientôt prêts à fleurir… Je vais pouvoir retrouver mes salades décorées de ces petites étoiles bleues au goût délicatement iodé.

Le 9 mai 2020, je pose le dernier de mes sacs en toile écrue, sur la table et, en le repassant, je pense à la terre et à la nature, tellement malmenées, tellement exploitées, tellement polluées par l'homme. La terre, qui nous donne tout ce dont nous avons besoin, qui nous héberge et nous nourrit, qui nous offre des paysages grandioses, des formes incroyables, des couleurs merveilleuses, qui nous offre la pluie, l'eau vive des torrents et le ressac apaisant des vagues, le miroir étal des lacs, la beauté éblouissante de la neige unifiant la montagne, le tout gratuitement, ne demande rien en retour ; elle sait comment prendre soin d'elle si on n'intervient pas. Elle n'est plus respectée, elle est dépossédée de toutes ses richesses, elle est salie et polluée, elle est empoisonnée jour après jour à une échelle qu'elle ne peut plus traiter. Alors, elle se révolte à travers des excès et des manques : de pluie, de soleil, de vents. Quand allons-nous l'entendre ? Stop ! il est urgent de lui redonner sa place et de reprendre la nôtre, de retrouver en nous le respect ancestral que nous lui devons et de lui montrer notre gratitude pour ne pas nous avoir déjà anéantis.

Elle a toujours des solutions pour les maladies, et les animaux le savent dans leur relation étroite avec la nature, ils connaissent d'instinct comment prendre soin d'eux avec ce qu'elle leur offre.

Nous avons choisi d'ignorer les enseignements des sorciers et des chamans, nous avons choisi de les oublier, nous avons préféré jouer aux apprentis sorciers en essayant de refaire, dans des éprouvettes, des copies mortes des remèdes vivants. Comment pouvons-nous

croire que cela puisse marcher ? Nous nous sommes trompés, mais peu importe pour les fabricants de ces pilules que le remède présente des effets potentiels dangereux : tant que les pièces d'or remplissent leurs tirelires et nourrissent leur avidité, ils vont continuer.

L'homme n'est pas fait pour être entouré de murs, de bruit et de robots, pour recevoir en lui de la chimie toxique au prétexte de le soigner.

J'aimerais retrouver le plaisir de marcher dans le secret des chemins creux, sous le couvert des arbres séculaires, sous la fraîcheur et le bruissement de leur feuillage, entourée par le chant des oiseaux et baignée dans l'odeur de l'humus, de la terre vivante en décomposition. Aujourd'hui, il ne reste que des vestiges de ces réseaux qui autrefois découpaient en parcelles le bocage et desservaient les prés, où les vaches, pendant les fortes chaleurs, trouvaient de la fraîcheur à l'ombre des grands chênes.

Aujourd'hui, l'arrêt de mort a été prononcé envers ces chemins creux, ces fossés pourtant rétenteurs d'eau pluviale ; les grands chênes centenaires sont systématiquement abattus, le bruit des tronçonneuses déchire le silence.

Jusqu'où ira cette folie ?

Les idées se bousculent, il y a tant à dire et à faire. Peu à peu, les mots s'ordonnent en phrases, que je commence à écrire sur le sac avec le marqueur vert choisi cette fois, en remplacement du bleu :

« Pour la terre, pour la vie, "OUI"

» au respect de la vie dans sa globalité,

» au reboisement massif et diversifié,

» au plaisir de retrouver le chant des oiseaux, les fleurs sauvages,

» à l'initiative de cultures écologiques,

» à l'extension du mouvement zéro déchet. »

Le marqueur rouge se charge de la suite :

« NON

» à l'abattage des haies, bosquets, bois, forêts,

» au silence de la campagne sans ses chemins creux,

» à l'utilisation chimique excessive de la culture intensive,

» à la pollution plastique et chimique.

» Ne scions pas la branche qui nous porte. »

Le texte est long, l'écriture de plus en plus petite, je vais devoir me rapprocher davantage des passants et nous mettre « hors la loi ».

Mon premier lecteur, à la sortie de chez moi, a été ce vieux monsieur assis dans sa voiture. Je ne crois pas au hasard, et je pense que ce message que j'ai écrit était pour lui, il avait besoin de lire ces lignes et d'ouvrir son cœur pour apaiser sa douleur face à tout ce gâchis : sur la commune de Saint-Pierre-sur-Orthe, où il habite, le bocage a été complètement détruit. Je suis heureuse de lui avoir apporté, dans les échanges que nous avons eus, un peu de réconfort au crépuscule de sa vie.

Certains passants refusent mon approche et changent de trottoir — par peur du virus ou de la sanction ? On me demande si je suis écolo : non, je n'appartiens à aucun groupe par choix, mais je suis proche de la nature et la respecte, je lui parle en silence ou tout haut, je lui dis combien je la trouve belle et la remercie de son abondance. Depuis l'explosion de la téléphonie mobile,

où tout le monde ou presque parle en marchant, j'ai l'impression de leur ressembler, sauf que je ne parle pas au téléphone, mais à un arbre, à un insecte, à une fleur.

Par le truchement de Colibri recto verso, je contribue modestement à remuer la torpeur que je sens chez mes frères, pour les faire réfléchir aux dérives de la société moderne et aux dangers qu'elles représentent pour notre intégrité et nos libertés. Je refuse d'être un mouton manipulable par la méthode « du bâton et de la carotte » — l'approche est si flagrante que même un âne ne se laisserait pas duper, un mouton peut-être, ou mieux un troupeau de moutons tétanisés par la peur et incapables de réfléchir, avec en chiens de garde quelques délateurs bien dressés. Je vois que certains y ont pensé.

L'homme est devenu le plus grand prédateur de la planète aux dépens de la biodiversité et du climat. La désertification est en marche. Reprenons notre responsabilité liée à notre position au sommet de l'évolution. Renouons avec le respect du vivant. Et quand la nécessité d'abattre un arbre, une haie ou une partie de forêt s'impose, que cela soit fait avec dignité, avec humanité et dans la gratitude, en demandant pardon.

Ce jour-là, pour la première fois, Colibri recto verso a subi de plein fouet la colère d'un homme et fait l'expérience du statut de bouc émissaire : violence verbale gratuite prête à basculer dans la violence physique. « De quelle souffrance en lui suis-je le détonateur ? », pensait Colibri en s'éloignant. « C'est pourtant aussi pour toi, frère inconnu que j'ai pris mon envol et écrit ce message que tu n'as pas lu. Un seul "non" de ta part,

“cela ne m’intéresse pas” suffisait, et le calme en chacun et le respect de l’autre auraient été préservés. »

Plus loin, j’ai croisé Nathalie, une voisine, et j’ai appris qu’elle appliquait dans sa vie ce respect de la nature que je prônais. Merci à Nathalie pour son engagement en faveur de la terre.

Il est grand temps pour moi d’aller chercher Thomas à la descente du car.

27 juin 2020 : J 7

Aujourd'hui, nous sommes le septième jour de la macération, le tiers du temps imparti à ce processus. Tout à l'heure, le chant du merle a été couvert par celui des corbeaux, plus précisément par celui des choucas, qui se répartissent avec les pigeons l'espace aérien et les toits de Mayenne. En écoutant leurs croassements, j'ai entendu cette remarque que faisait ma mère : « Le corbeau chante, la pluie va venir. » Et la pluie est venue, en douceur, sous forme de crachin, puis s'est affirmée, mais rien de diluvien, et s'est arrêtée avant d'avoir fini d'abreuver la terre. La température a brutalement chuté, le vent s'est levé, reprenant aussitôt un peu de l'eau tombée. Le ciel reste de plomb et contient de l'eau en réserve, mais il la distribue avec parcimonie, depuis quelque temps, sur le pays de Mayenne. Est-ce parce qu'il a perdu son aspect de bocage, le cœur de son identité ?

Je porte en moi la nostalgie de ces paysages verdoyants et ombrés, de ces espaces à l'échelle de l'individu qui invitent à la promenade, qui apaisent en silence et dépolluent le corps et l'esprit des miasmes de la ville.

Je déplore la disparition massive des oiseaux, tant en nombre qu'en espèces. Comment auraient-ils pu

survivre dans ces vastes étendues sans arbres où se poser, pulvérisées sans relâche de mortels poisons ? On le savait en commençant cette mutation agricole, on le constate maintenant, et pourtant on perpétue ce massacre de la vie.

Ce matin du 10 mai 2020, à mon réveil, le message de la veille en faveur de la nature est très présent en moi. Demain, jour de déconfinement. La ville de Mayenne a fait un geste en distribuant des masques lavables, deux dans chaque boîte aux lettres, car le port est devenu obligatoire, alors que les masques manquent toujours.

J'ai un dernier message à écrire avant la fin du confinement. Après, je n'aurai plus de sac vierge, et Colibri recto verso retournera au nid, mais pas dans sa coquille. Un projet d'écriture se précise pour continuer mon action dans l'ouverture des consciences anesthésiées par la peur. Je sens que je deviendrais complice de cette manipulation mondiale si je retournais dans le silence, et cela, je ne le veux pas.

Sur la table à repasser, où la dernière page attend, le marqueur bleu donne le ton, et les mots s'enchaînent :

« Liberté — Égalité — Fraternité,
» aujourd'hui bafouées.
» Des hommes sont morts pour nous offrir
» la démocratie.
» Si nous acceptons ce cadeau, nous devons
» nous positionner fermement pour la préserver
» en disant
» NON
» à tout ce qui ne la respecte pas

» à *tout ce qui lui porte atteinte*
» à tout ce qui la limite
» Nous sommes responsables de nos choix,
» que voulons-nous laisser à nos enfants ?
» Je dis non au totalitarisme, et vous ? »

L'interrogation finale appelle à un positionnement personnel du lecteur, et j'insiste sur l'urgence à le faire dans le dialogue suivant la lecture : le moment est venu, c'est maintenant que chacun d'entre nous doit choisir sans détour son avenir et celui de nos enfants. Ne cédez pas à la peur, refusez la résignation, refusez la manipulation par les médias, protégez-vous des mensonges en lisant moins les journaux dominants, fermez la télévision, les infos radio, écoutez plutôt de la musique, de la belle musique, elle vous apaisera.

Comment prendre les bonnes décisions lorsque la peur interdit tout accès au discernement ? Une autre peur est née de l'arrêt de l'économie par le confinement. COVID-19, ton arrivée me semble providentielle, qui permettra de te faire endosser, en plus du nombre des morts, le krach financier. Décidément, on t'attribue un bien grand pouvoir, de quoi te décider à un nouveau tour de piste (deuxième vague annoncée sans fondement) !

Colibri recto verso ne parle pas encore de révolte, mais celle-ci vibre dans ses paroles. Il appelle au réveil des consciences, au retour à la réflexion, à l'information auprès de sources sans conflits d'intérêts.

Les deux chefs d'entreprise croisés ce jour-là sont catastrophés et en grande souffrance : en deux mois, ils ont assisté jour après jour à l'agonie de ce qu'ils avaient

construit. Que dire à cela ? Rien, Colibri recto verso les a écoutés en acquiesçant. Mais la rebelle en moi gagne en puissance.

Où est le courage, où est le sens des responsabilités, où est l'exemple, où est l'intégrité que tout homme devrait posséder en lui avant même d'envisager une carrière politique ? Il semble que ces valeurs morales soient devenues obsolètes et que de nos jours mieux vaut être une crapule pour gagner.

Colibri recto verso est retourné au nid, mais pas dans sa coquille devenue trop étroite, donc. Il a apporté sa contribution en fin de confinement, lorsqu'il a été prêt pour l'envol, guidé par son intuition. J'ignore encore comment il va continuer à assumer son modeste rôle après le 11 mai 2020... jour du déconfinement.

Ainsi, je suis rentrée ce jour-là déterminée à poursuivre mon action, « réveiller le maximum de consciences ligotées par la peur » ; le résultat : ce livre que j'écris en le découvrant ligne après ligne, comme vous êtes en train de le faire. J'espère arriver au mot *fin* avec vous, prêts à participer à la construction d'un monde plus respectueux de chacun, que nous allons bâtir ensemble en nous tenant la main.

28 juin 2020 : J 8

Thomas, à qui j'ai soumis les premières pages écrites, m'encourage à continuer. Je suis déterminée à revendiquer et à assumer ma dignité d'être humain, je ne peux plus me taire devant tant de mensonges, de manipulations et de mépris. Alors, oui, je vais le faire : terminer ce livre… Je continuerai ainsi mon rôle de colibri.

Je me tiens informée par des sources choisies, que je pense ne pas être corrompues : lanceurs d'alerte et médias libres, sans conflits d'intérêts, que j'écoute et que je lis. Ma décision de juin 2016 d'éteindre définitivement la télévision m'a permis de grandir en conscience et en réflexion. Pas de journaux non plus, vecteurs eux aussi de la manipulation de masse et aux mains de la finance mondiale, mais des revues sur la santé par les plantes et par des remèdes naturels, sur le jardinage… sur un travail de développement personnel.

En même temps, j'ai claqué la porte à la médecine conventionnelle, car je ne voulais plus de chimie toxique dans mon corps. Je devenais rebelle, en marge du troupeau, de la pensée politiquement correcte.

Je viens de contrôler mon macérat, j'ai conscience de le surveiller de trop près, de ne pas faire assez confiance

au processus amorcé, mais la température a baissé fortement, et le soleil, rare en ce moment, n'apporte pas la chaleur idéale au processus de transfert. Alors, je m'inquiète, même si la petite voix en moi me dit : « Aie confiance, laisse faire la nature. » Oui, je peux faire confiance à la nature, mais plus au gouvernement français ni à une bienveillance envers l'humanité de la part de ceux qui détiennent fortune et pouvoir.

J'ai coupé les ficelles de la manipulation en refusant la peur, que les médias dociles à leurs maîtres n'ont cessé de diffuser. Nous sommes de plus en plus nombreux à le faire, en ce moment de réveil des consciences, à nous libérer. Nous devenons le levain du monde en devenir dans lequel nous avons choisi de vivre et que nous voulons offrir à nos enfants et petits-enfants.

Si près du but fixé de l'asservissement mondial par la peur, les sanctions et le contrôle par pistage, vous avez commis l'erreur de vous démasquer trop tôt ; le sprint final va signer votre échec. Votre mépris de la vie, de la biodiversité, votre mépris de l'humanité ont permis la prise de conscience massive de ceux que vous ne pourrez plus manipuler : ils ont choisi de dire non à la peur, et l'amour en eux s'est manifesté ; ils sont sortis du troupeau, ils ne sont plus sous votre contrôle, ils se sont levés et ont retrouvé leur dignité d'homme. Combat entre ombre et lumière, ils sont l'aube qui se lève sur la liberté retrouvée.

Je ne porte plus le masque. Je l'ai porté au début par conviction, puis par respect pour les autres, puis par habitude, mais jamais par peur. Ma décision de ne plus le porter est venue assez tardivement, quand j'ai

pris connaissance de son incapacité à protéger véritablement des virus et de la concentration du gaz carbonique expiré, pouvant créer un état d'hypoxie lorsque le masque est porté plusieurs heures d'affilée.

Aujourd'hui, dimanche 28 juin, j'accompagne Thomas à Fontaine-Daniel, où nous sommes invités au restaurant par deux de ses anciens professeurs, mari et femme. Je refuse de me plier au règlement des lieux, que je juge stupide et qui vient des consignes imposées à ce corps de métier : porter le masque en entrant, aller jusqu'à sa place, le retirer pour manger, le remettre pour quitter les lieux et l'enlever aussitôt dehors, pour la plupart, qui ne le supportent plus. Je ne me plierai plus à de telles mascarades. Je ne suis pas entrée, j'ai laissé Thomas avec ses professeurs et je suis allée me promener autour de l'étang, du côté de la chapelle. J'ai renoué avec ce côté de l'étang délaissé, par choix au profit de l'autre, à cause de la clôture d'un champ par des barbelés limitant trop vite le parcours possible au bord de l'eau. Puis, je me suis assise sur un rocher tout près de la chapelle, d'où je pouvais voir de loin le restaurant.

Je suis triste pour cette restauratrice… après une fermeture de plus de deux mois, reprendre avec de telles contraintes : réduction de moitié du nombre de tables et des conditions pires encore en cuisine, où le travail en équipe n'est pas autorisé. C'est ce que j'appelle laisser mourir les petites et moyennes entreprises avec « bonne conscience ». Combien ne vont pas se relever et seront sacrifiées par des injonctions infondées et abusives ?

Si j'observe ce qui se passe avec l'œil du « candide », je suis forcée de voir certaines incohérences dans la gestion de la crise par le gouvernement, une propension à faire les mauvais choix et une obstination dans ce sens. Puisque je ne pense pas que l'on puisse atteindre ce niveau de responsabilités sans une certaine intelligence — en reconnaissant cela dit que parfois des coups de pouce par de grandes fortunes sont nécessaires pour assurer à leur poulain la victoire, avant de le tenir en laisse —, je pose la question : pourquoi ces choix ?

Un esprit moins candide ne serait pas interrogatif, mais aurait sa petite idée, surtout en déroulant le fil directeur de la question incontournable, « À qui profite le crime ? » (clin d'œil à J.-J. C.)... Allez, je serais pour certains une simple « complotiste » ; cela fera du bien à chacun : en disant cela vous aurez tout dit, et en étant cela j'aurai tout compris.

29 juin 2020 : J 9

Neuvième jour de macération des fleurs de millepertuis dans l'huile. La température dans la véranda est toujours un peu basse, et j'envisage la possibilité d'une petite prolongation de la durée de la macération. La couleur n'a pas basculé vers le rouge final et demeure hésitante, dans un ton brun-verdâtre.

Thomas est toujours à Mayenne, c'est son dernier jour près de moi, il repart demain déjà, et je profite un maximum de ses conseils de correcteur professionnel pour lui soumettre les pages déjà écrites. Il aura aussi la charge de la mise en pages, dont il veut faire sa première activité, et produira une édition électronique de ce texte au format EPUB, avant une impression papier éventuelle, mais non encore programmée à l'heure où j'écris ces lignes.

Le temps maussade n'invite pas à la promenade, et j'ai l'impression d'être de nouveau en confinement. Après le tour rapide du jardin, sous un petit crachin, je rentre pour mon troisième café. Il est à peine dix heures, je risque de battre mon record de huit tasses si je continue à ce rythme !

J'aime faire tous les jours cette première visite de contrôle, pour voir si tout va bien et programmer pour

la journée les actions prioritaires de jardinage. Je me ressource avec la beauté d'un feuillage, le parfum des troènes en fleurs, une fraise que je croque, l'écorce d'un arbre que je caresse : je laisse l'énergie de la nature circuler en moi et j'offre la mienne en échange.

La pause café terminée, Thomas retourne à ses activités et moi à mes écrits. Alors que je consulte les photos prises avec mon portable, mon attention se porte sur celles du ciel bleu intense, coupé en deux, sur toute la longueur visible, par une magnifique traînée de condensation blanche et lumineuse. Simple traînée de vapeur ou « *chemtrail* » ? Que déversait-on dans le ciel, en cette période de pandémie, le 20 mai 2020 à 9 h 35 ? Rien de particulier, de la manne ou du poison ? Aurons-nous un jour une réponse qui ne soit pas un mensonge ? Mais on ose continuer à nous parler de transparence !

La dualité se joue et se rejoue de multiples façons dans le grand théâtre du monde : le pour et le contre, l'ombre et la lumière… se partagent, parfois également, mais souvent inégalement, la scène. C'est par exemple une raison de vivre, un choix, une appartenance, une identité, une croyance à défendre, et c'est la perte de ce qu'aurait offert le partage. C'est aussi une grande faiblesse : « diviser pour mieux régner » devient facile pour les manipulateurs, devenus des experts de ce procédé. C'est cette vulnérabilité que nous ne devons plus offrir. Nous devons faire bloc, et il y a urgence. Aussi, pour un temps, ne donnons plus prise aux manipulateurs détenteurs du pouvoir, mais donnons-nous la main et avançons ensemble, masqués ou sans masque, pour reprendre nos libertés qu'ils sont en train de nous voler.

Frères délateurs et autres à leur service, ne croyez pas que vous serez récompensés. De les servir vous êtes méprisés, et vous serez rejetés.

Les consciences s'éveillent au fur et à mesure que la peur, refusée, ne donne plus prise à la manipulation individuelle. Je constate avec gratitude que le nombre des affranchis de la peur augmente de par le monde : merci à tous les lanceurs d'alerte qui nous servent de guides et de locomotives. Je sais que « la théorie du centième singe » peut ici fonctionner. Et que, la masse critique atteinte, tout va basculer et la peur changer de camp.

Je visualise ce monde que nous allons construire à l'inverse de celui que vous nous réserviez. Un empire ne tient pas construit sur des mensonges, et les bases du vôtre sont en train de trembler.

Je sens l'importance de garder mon regard fixé sur l'action de « colibri » que j'ai choisie et entreprise, de ne pas me disperser dans d'autres directions, car je sais que si mon intuition m'a guidée vers l'écriture, c'est parce que cela correspond au « talent » que j'ai en moi. Nous avons, chacun de nous, un talent, plus ou moins caché, qui attend de s'exprimer.

Ce moment de crise est propice à l'émergence de la créativité, et l'action individuelle est essentielle. J'invite chacun à déposer le masque de la peur et à revêtir le costume de colibri — c'est un beau costume, vous verrez, parfaitement ajusté à chacun. Osez l'enfiler, et vous aurez des ailes.

Chacun de nous a son rôle à jouer et doit se positionner fermement dans le non : je n'accepte plus que l'on

décide pour moi. Nous sommes des adultes, capables de choisir comment nous voulons nous soigner, comment nous voulons travailler, comment nous voulons nous amuser… Nous reprenons la responsabilité de nos vies, qui nous a été ôtée en nous bernant et en nous faisant croire que nous n'étions pas capables de déterminer ce qui était bon pour nous.

30 juin 2020 : J 10

Si la météo ne se trompe pas, Thomas va me quitter sous la grisaille. Il part dans l'après-midi. Son père va le conduire à la gare de Laval, une ville dont le nom est un palindrome, comme ceux de Noyon dans l'Oise et de Sées dans l'Orne, bien connu des cruciverbistes. Je vais reprendre mon rythme en vivant le plus possible dehors si le temps le permet, ou en continuant d'écrire si la pluie se décide à tomber.

Pendant l'heure du repas, on entre dans la véranda, sans avoir sonné. Le petit carillon au son cristallin me signale l'ouverture de la porte. Je me lève, et quelle magnifique surprise ! Marie, radieuse, contente de me faire cette belle surprise, est là. Marie, ma petite sœur de cœur, est de passage à Mayenne. Elle a quitté le département en novembre 2019, et nous nous retrouvons pour la première fois depuis son départ. Passage éclair, mais je suis heureuse de cette visite inattendue et de constater qu'elle va bien, malgré sa nostalgie de cette région de France où elle s'était arrêtée, par choix, en janvier 1998, pour y rester vingt et un ans. Elle est, après cette longue « retraite », retournée vivre auprès de sa famille.

Thomas est parti. Dans une dizaine de jours, Matthieu sera ici avec ses enfants, mes petits-enfants : Alice, Antoine et Noémie. Les deux frères n'auront pas réussi à accorder leurs visites cette fois. J'espère avoir alors achevé l'écriture de ce livre, juste sur la ligne de leur arrivée. Jeanne, la maman, ne viendra pas, car elle travaille encore, mais il est probable qu'elle vienne chercher en voiture les vacanciers à la fin de leur séjour.

La météo étant maussade, je choisis de continuer à écrire. Je voudrais commencer à aborder le sujet controversé de la vaccination, présentée comme la seule solution pour sauver le monde ! Je ne crois pas en un vaccin efficace contre un virus dont le potentiel de mutation est aussi élevé : tous les vaccins créés contre des virus à ARN similaires ont échoué (SARS-COV et MERS-COV). Dans cette course effrénée pour être le premier à produire un vaccin, la probabilité de commettre des erreurs aux conséquences délétères est très élevée, j'en suis certaine, et comme il n'y aura pas d'essais préalables ou si peu pour en tester l'innocuité — vous pensez bien, pas le temps de les faire, il y a urgence en « temps de guerre » —, le principe de précaution ne sera pas respecté. Les premiers à se faire vacciner serviront de cobayes.

Pourtant, alors qu'il y avait urgence, au pic de l'épidémie, et que les médias faisaient tout leur possible pour nous dresser un comptage horaire des morts (comptage anxiogène à l'effet immunodépresseur), ce principe de précaution a visé un protocole utilisé avec un certain succès en Chine, par la suite dans d'autres pays, et

qu'avait appliqué le professeur Raoult à Marseille avec des résultats prometteurs.

Je n'entrerai pas dans le débat du « pour ou contre », dans le jugement, afin de ne pas tomber dans le piège tendu de la division. Je me contente de regarder les yeux grands ouverts, et ce que je vois est accablant.

Au passage, je tiens à remercier et à féliciter le président de la République de Madagascar, M. Andry Rajoelina, qui a su se positionner fermement contre les manifestations de défiance et mises en garde de l'OMS relatives à l'utilisation de l'*Artemisia annua*. Bravo à votre courage, monsieur. Merci d'avoir choisi ce qui était le mieux pour votre peuple. Je serais fière de vivre sous votre présidence.

Je reviens à la vaccination, promue comme le seul remède salvateur pour les peuples du monde. Force est de constater que tout a été fait en France pour souhaiter la bienvenue à la COVID-19 : la mauvaise gestion de la crise par l'État ; le rejet systématique et méprisant (tant explicite que suggéré) de solutions naturelles pouvant être efficaces et sans effets iatrogènes ; l'interdiction aux médecins généralistes de prescrire librement, selon leur bon sens et leur expérience, ce qu'ils pensaient être le mieux pour leurs patients ; l'oubli de rappeler à chacun que son propre système immunitaire était *la première ligne de défense* à soutenir en cas d'infection virale, et donc l'importance d'une supplémentation en vitamines D3 et C, en zinc, sélénium et magnésium, sans oublier les acides gras oméga-3, alors que le stress induit notamment par une peur prolongée détruit la capacité de raisonnement et fait chuter le système immunitaire…

Le candide en moi pose toujours la même question : pourquoi ? Le complotiste en moi a bien une petite idée : il fallait bien trouver un bouc émissaire pour lui faire endosser la responsabilité du prochain krach monétaire, pour provoquer la faillite des petites et moyennes entreprises, des artisans et des petits commerçants, pour justifier la peur entretenue par les médias. Il fallait bien un bouc émissaire pour rassembler en un troupeau planétaire tous les apeurés et leur seriner sans relâche que la solution était un vaccin, que seule la vaccination pouvait les sauver.

Le candide, qui n'a pas la capacité de voir le mal, persiste : pourquoi ? Le complotiste développe son idée : pour accélérer la mise à mort de l'économie des petites et moyennes entreprises et permettre la récupération de ce marché par les multinationales aux ordres des « grands manipulateurs » qui les possèdent ; pour ainsi limiter le risque de retard dans la mise en œuvre du « grand plan » en éliminant la résistance, prévisible, de la classe moyenne, dominante par le nombre ; pour avoir l'occasion de faire accepter, au mieux, ou d'imposer, au pire, un contrôle de la population par puce associée au vaccin ; pour la mainmise sur nos libertés fondamentales et pour nous entraver comme des esclaves par des applications sur nos téléphones mobiles, plus efficaces et redoutables que des chaînes !

C'est quoi, le grand plan ?

À chacun de trouver sa réponse : la vaccination planétaire ? Oui, elle en fait partie, mais il y a plus, je vous invite à la réflexion à propos du pistage et des sanctions arbitraires ; à propos de la réduction de la population

mondiale d'un tiers, envisagée par ceux qui détiennent la cagnotte mondiale ; à propos du grignotage de nos libertés fondamentales. Informez-vous pour vous aider à trouver des réponses, si vous ne les avez pas encore.

Je n'ose pas encore ouvrir la boîte de Pandore.

J'ai remis un peu d'ordre dans la maison, j'ai fait un peu de ménage avant d'aller donner le dernier repas aux poissons rouges du jardin, plus précisément trois rouges et deux jaunes, que j'appelle « les pirates » et qui viennent manger dans ma main.

1er juillet 2020 : J 11

ENCORE une page tournée dans l'histoire et sur le calendrier de la cuisine, qui affiche, pour le mois de juillet, un rassemblement de manchots empereurs sur la banquise. Les manchots sont d'étranges oiseaux, leurs vestiges d'ailes ne servent pas au vol, mais sont utiles dans l'eau et servent de nageoires et de balanciers. Leur corps fuselé est adapté à la nage, leurs pattes les propulsent, les dirigent dans l'eau et les rivent sur la glace par leur palmure et leurs griffes puissantes. Dressés en groupe, face au blizzard, ancrés sur la banquise, ils résistent comme un bloc. Leur allure gauche et dodelinante les rend touchants dans leur « smoking » quand ils se mettent en marche en une longue procession, pour rejoindre les eaux poissonneuses libres de glace, où ils évoluent avec rapidité et dextérité et capturent des poissons. Ils sont un bel exemple d'organisation communautaire, de partage des rôles et d'entraide : ils résistent ainsi aux conditions extrêmes de ces terres australes où ils vivent, grâce au regroupement des individus.

Grisaille, crachin intermittent, mais pas la pluie abondante que la végétation réclame. Les arbres de mon

jardin, aux racines pourtant profondes, ont soif, et ceux qui portent des fruits les perdent un à un. Même le figuier, pourtant mieux armé contre la sécheresse, perd ses fruits avant maturité. Ses figues, encore vertes, font le régal des limaces, qui dès lors se détournent des salades et des haricots, raison pour laquelle je ne les ramasse plus depuis le passage de Thomas.

J'ai donc accordé une trêve de quelques jours aux gastéropodes squatteurs de mon potager, mais les jeunes pousses ont commencé à en payer le prix et disparaissent en l'espace d'une nuit. Il va falloir reprendre mon ramassage tôt le matin pendant l'aubade du merle. Fin de la trêve pour ces rampants baveux et gloutons !

L'huile d'olive continue de soutirer les principes des fleurs, les conditions ne sont pas idéales depuis plusieurs jours, mais le début de la macération des fleurs de millepertuis a été parfait, et le transfert semble continuer sur cette lancée. Le changement de coloration se précise.

J'ai pris la décision de ne plus rien accepter de chimique dans mon corps en tournant donc le dos à la médecine conventionnelle; cela concerne les médicaments de la médecine allopathique, et bien sûr tous les vaccins. Je refuserai donc ce vaccin contre la COVID-19 : j'ai vu la liste de tous les poisons potentiels — interminable liste de quelque deux cents ingrédients et plus dont j'ignore le rôle — composant les vaccins. Ces nouveaux vaccins, conçus à la hâte pour être le premier sur le marché et remporter le pactole, renfermeront certainement la même liste interminable de molécules qui n'ont rien à faire dans mon corps, non plus que

dans le vôtre. Renseignez-vous. Nous avons le droit de connaître la composition des médicaments que nous prenons. Notre corps nous appartient, le choix de la façon de nous soigner aussi, nous ne sommes pas justiciables en appliquant notre choix.

Il se peut néanmoins que ce droit fondamental nous soit un jour retiré. Ne cédez pas à la peur de la maladie ni à celle de la sanction. Nous devons dire stop maintenant et résister à la puissance des lobbys, par la faculté qu'il nous reste encore de choisir, en arrêtant en première intention de les nourrir par une surconsommation de médicaments, iatrogènes au mieux, létaux au pire. Il n'existe pas de remèdes chimiques sans effets secondaires. Je vous invite à lire avec attention la liste imprimée sur la notice de chaque boîte ou flacon prescrit, et de faire votre choix en évaluant si dans votre cas le remède n'est pas pire que le mal. Si vous supportez le remède, alors continuez à le prendre, mais si vous subissez certains des effets secondaires, renseignez-vous : il existe presque toujours d'autres solutions plus naturelles, en remplacement ou en accompagnement, pour soutenir votre corps.

Avant de dire adieu à la médecine conventionnelle pour me tourner vers les médecines douces (rien que leur nom parle en leur faveur) qui soutiennent le corps dans ses capacités d'autoguérison et n'ont pas ou peu d'effets secondaires, j'avais commencé par refuser certains médicaments : j'ai ainsi évité les statines, les hypotenseurs, en reprenant en main la façon de me nourrir, en faisant plus de marche, en fermant la télévision définitivement, en me contentant du strict minimum pour

les informations, les gros titres et la météo me suffisant le plus souvent. J'ai réduit ainsi les risques de gober les mensonges et les manipulations les plus subtils. Cette démarche a exigé une reprise en main de ma façon de vivre, mais j'assume au maximum mes choix, et je suis fière d'avoir réappris à écouter et à respecter mon corps dans son intégrité et à l'entretenir avec des approches naturelles.

Avec une prise de compléments alimentaires, multivitamines et oligoéléments, j'ai réussi à stopper la réaction auto-immune contre ma thyroïde et j'ai pu arrêter progressivement ma prise de Levothyrox, juste à temps pour ne pas « bénéficier » de sa nouvelle formule.

Désormais, ma boîte à pharmacie est remplie de tubes de granules homéopathiques, de flacons d'huiles essentielles, de compléments alimentaires, et de « simples » sous différentes formes : séchée, alcoolique ou glycérinée. Et cela me convient. Et ma « boîte crânienne », quant à elle, est remplie de nouvelles connaissances, en nutrithérapie, phytothérapie, aromathérapie. Je suis de nouveau actrice de ma santé, je suis de nouveau responsable de ma façon de vivre, en harmonie avec la nature. Ma préférence pour la culture biologique ou responsable de la gestion de la terre est devenue prioritaire pour ne plus empoisonner mon corps ni la terre.

Poisons dans les remèdes, poisons dans les boissons, poisons dans les plats préparés, masqués avec art par une présentation alléchante : couleurs, formes les rendent appétants ; les sucres, plus ou moins cachés, les rendent addictifs — et bien sûr la facilité du micro-ondable.

En refusant aussi la vaccination, donc, je suis logique avec moi-même et évite les compromis qui me mettent mal à l'aise et me placent dans la position inconfortable du « cul entre deux chaises ».

Certes, à mon âge avancé de soixante-quinze ans, je ne parle plus des vaccins groupés imposés honteusement à nos enfants, non, mais de celui de la grippe saisonnière, qui revient tous les ans sur le devant de la scène et me rappelle, toutefois sans le dire, que c'est le moment d'augmenter ma dose de vitamine D3, de vitamine C, de zinc, et hop, l'invitation au cocktail sulfureux de l'année atterrit dans la corbeille des refus. Prendre soin de mon système immunitaire sera suffisant pour affronter l'hiver, comme tous les ans.

Aussi, pour ces raisons et celles qui vont suivre, je dis résolument non à toute vaccination, et je suis prête à assumer les conséquences de mon choix. Il s'agit de mon positionnement personnel, que je ne vous enjoins pas de faire vôtre, sauf s'il confirme ce que vous pensiez déjà, mais ce sera votre choix. Pour ceux qui hésitent, je leur dis : prenez le temps de vous informer à différentes sources, sans conflits d'intérêts, bien entendu, en demandant la liste de tous les ingrédients qui composent le vaccin proposé, sans oublier pour ceux à venir de demander si ce vaccin se trouve associé à une puce ou à tout autre système de marquage et ne va pas vous modifier génétiquement ; puis prenez votre décision — si elle vient de votre for intérieur et pas de la manipulation par la peur, il s'agira de la meilleure pour vous.

Je pense que toutes les garanties de sécurité ne seront pas présentes au moment où la vaccination contre la

COVID-19 va être proposée, que les tests d'innocuité ne seront tout simplement pas faits ou bâclés. Cette demande de dédouaner les producteurs de vaccin de toute responsabilité quant aux suites de cette vaccination, acceptée par les gouvernements, ne m'inspire évidemment pas confiance, et si mon choix n'avait pas déjà été de refuser ce futur vaccin, voilà qui aurait suffi pour que je dise non. Je ne confierai jamais ma santé à ceux qui revendiquent leur irresponsabilité. Le vaccin va être testé sur le peuple, sans doute associé à un marquage. Je refuse d'être un cobaye.

2 juillet 2020 : J 12

La pluie fine de la matinée a lavé le feuillage mais est restée en surface, il faudra s'en contenter : la végétation devra continuer à fermer les méats de ses feuilles et de ses tiges pour éviter l'évaporation et garder un peu de l'eau tombée.

Après mon tour de jardin matinal, je suis rentrée les mains pleines de terre et plus tard que prévu. C'est toujours la même chose, je le sais, je ne résiste pas à tirer ici et là sur une adventice en compétition avec une salade, un chou, un rosier. J'ai admiré mes fleurs et croqué une fleur rouge d'hémérocalle, charnue et au goût légèrement poivré. J'ai salué mes légumes en pleine croissance, j'ai refixé les chicorées en fleur, malmenées par le vent. J'ai remercié la terre et l'abondance.

Dans l'après-midi, il faudra procéder à la cueillette des fraises. Je rentre avec la vision de la récolte, je savoure par avance ce régal de fraises mûres à point et tout juste cueillies, juteuses, parfumées et pleines de vitamines.

Demain, Jean-Marc, un ami de longue date, va faire escale à la maison ; il a un contrôle à effectuer sur un traitement abusif de haie aux pesticides. Il est un petit frère pour moi, et nous partageons beaucoup de valeurs,

dont celle du respect envers la nature et envers l'humain. Je vais en profiter pour lui soumettre les premières pages écrites. Son avis a de l'importance pour moi, car je connais son esprit critique, sa rigueur, et je sais qu'il n'y aura pas de complaisance dans son jugement, pas plus qu'il n'y en a dans celui de Thomas.

Il a endossé le costume de colibri bien avant moi, et son essor est plus puissant que le mien. Il s'est tourné vers sa passion des grands arbres, les chênes plus particulièrement, ceux, si abondants, il n'y a pas si longtemps, le long des fossés du bocage mayennais. Il y avait les « seigneurs » centenaires, intacts dans leur port majestueux et dominant les haies ; il y avait les chênes « têtards », raccourcis régulièrement à la tronçonneuse et pourvoyeurs de bois de chauffe ; il y avait les arbres opportunistes, de remplissage, jamais placés là par hasard, mais par un écureuil oublieux de sa cachette, un noyau non digéré par un oiseau et rendu à la nature — il n'y a pas de hasard, mais toujours une occasion, une raison, une explication… tout est relié dans la nature, en une interdépendance que nous n'avons pas respectée.

La destruction massive des haies a commencé sous prétexte de remembrement, puis il y a eu des remembrements de remembrements… de remembrements. Le bocage s'est vu grignoté de plus en plus par de vastes étendues dénudées dépouillées de tout arbre, les fossés rétenteurs d'eau pluviale comblés. Comblées aussi, les mares qui assuraient une réserve d'eau pour les animaux sauvages et abritaient une faune amphibie. Le département de la Mayenne a perdu son âme en perdant son bocage et sa biodiversité, pour devenir

une « pseudo-Beauce » sur un sol argileux incompatible avec une pénétration rapide et profonde de l'eau. Les mares et les fossés disparus étaient pourtant indispensables au stockage et à la restitution progressive de l'eau de pluie tombée.

Des drains ont été posés, enlevant toute possibilité à l'eau de pénétrer lentement en profondeur, et le sol sans protection paie sa dîme aux eaux pluviales en étant peu à peu entraîné à chaque pluie abondante, pour se retrouver dans les eaux de la Mayenne (la rivière), qui le charrient et prennent sa couleur brune. Le niveau de la rivière ainsi monte et baisse brutalement en changeant de couleur au gré des chutes de pluie.

La faune et la flore des talus ont fini par disparaître. La culture intensive de ces immenses parcelles a conduit à l'utilisation de plus en plus massive d'engrais chimiques, de pesticides et d'herbicides. Les sols meurent empoisonnés, les micro-organismes sont détruits et les vers de terre presque anéantis. En une trentaine d'années, d'une région de bocage prospère et dédiée à l'élevage de petits troupeaux de bovins nourris essentiellement d'herbe (normal, pour des herbivores), on a fait une région de culture intensive inadaptée à la nature du sol, nécessitant l'emploi massif de pesticides, d'herbicides et d'engrais chimiques.

Le candide en moi demande pourquoi. Son alter ego le complotiste a bien sa petite idée : toujours la même raison, le *profit*, mais pas celui de la personne qui prend les risques financiers et se coltine le travail ingrat, non, bien sûr ! Le risque de perdre sa santé par l'utilisation de tout un arsenal chimique pour l'aider (?)

à produire plus, plus et encore plus est bien pour lui, l'agriculteur : la maladie de Parkinson due aux pesticides (reconnue comme maladie professionnelle) est aussi pour lui. La faillite prévisible (l'investissement en matériel est colossal et les banques ne font pas de cadeau) est bien pour lui aussi. Bilan : on tue peu à peu — il ne faut pas que cela soit trop évident, quand même, et dévoiler trop vite le « grand plan ». Le bocage, la biodiversité, les sols, le travailleur, le consommateur sont lentement empoisonnés. La cerise sur le gâteau, pour l'agriculteur, est une faillite programmée. Il y a trop de pendus dans nos campagnes ! Les seuls gagnants sont les producteurs de semences OGM et les fabricants de toute cette chimie poison pour pallier l'épuisement des sols.

Je crois qu'il est temps d'ouvrir la boîte de Pandore et de libérer le troisième personnage : le machiavélique.

Le trio est formé.

3 juillet 2020 : J 13

Le soleil est le bienvenu ce matin, quelques petits nuages confirment la météo, qui prévoit leur arrivée en nombre pour l'après-midi. La température reste un peu basse, et je fais mon tour de jardin les bras couverts, la chaleur estivale de la période du confinement tarde à revenir. Les frileuses du jardin, tomates, aubergines et cucurbitacées, amorcent un ralenti et les fruits des grappes de tomates cocktail cessent de mûrir : je grappille les deux plus rouges et les laisse répandre leur douceur presque sucrée en les faisant éclater dans ma bouche. Je les savoure, les yeux fermés. La rareté les rend encore plus précieuses.

Je rentre pour recevoir l'appel de Thomas, qui vient juste de récupérer sa sacoche, contenant son ordinateur et ses papiers, oubliée dans le train mardi soir, trouvée et déposée au dépôt de Nantes le lendemain. Ouf ! je suis tranquillisée et je dis merci, merci.

Je reprends mes écrits en y ajoutant quelques lignes. Malgré moi, j'ai pris un peu de retard par rapport au délai fixé, qui devait suivre la macération de millepertuis.

Alors que je m'apprête à sortir faire quelques courses pour la venue de Jean-Marc ce soir, la sonnette

du portail retentit pour me prévenir de l'arrivée de Stéphane. De la fenêtre, je l'invite à entrer. Sa visite me fait plaisir, et il accepte que je lui lise la suite de mon texte, là précisément où je parle de lui. Il me confirme que ce que j'ai écrit est exact. Pas de corrections à faire, il me donne simplement quelques pistes à explorer. Je le raccompagne et pars faire mes courses.

De retour, en ouvrant mon ordinateur, j'apprends la démission d'Édouard Philippe et le nom de son remplaçant, Jean Castex. Les politiciens, quoique nécessaires à la bonne conduite d'un pays, ne font pas partie de mes préoccupations quotidiennes : trop de mensonges, trop de promesses non tenues, trop de mépris envers leur propre peuple. Pantins en bois, « pinocchios » aux nez passablement allongés qui s'entrechoquent, sous la manipulation de la finance mondiale, je vous plains d'avoir de tels maîtres. Je sais pourtant que vous êtes indispensables pour assurer, vaille que vaille, la direction de ce pays et que, à votre niveau, vous êtes comme nous au nôtre manipulés par le bâton et la carotte des lobbys, et que vous avez peur.

Ce désintérêt vient sans doute de mon enfance, de l'interdiction faite par mon père de parler politique sous son toit : sagesse de sa part, parce qu'il avait senti l'inutilité de ces échanges où les voix montent, où chacun campe sur ses positions tout en voulant convaincre l'autre à tout prix. Pourtant, il ne manquait jamais de suivre les informations à la radio, et cela plusieurs fois par jour. Il s'informait, il avait fait son choix, et cela suffisait, il n'avait pas besoin de convaincre. Né en 1898, il avait connu les deux guerres mondiales et n'en parlait

pas. Il se taisait, comme ma mère, sur ce passé douloureux. Il avait toujours revendiqué ses origines paysannes : « Fils de paysan, et paysan moi-même », fier de ses ancrages à la terre du Berry, de cette terre de la France profonde, berceau de magie noire et de sorcières.

Il a vécu la majeure partie de sa vie à Versailles, s'évadant de la ville en parcourant la campagne. Quand il revenait, les sacoches de sa Motobécane débordaient de pierres, et peu à peu le jardin de rocaille qu'il construisait s'élevait pendant que je grandissais.

Je souris à la pensée qui monte en moi : je songe à « la Grande », l'ânesse de Jean-Marc, de la race grand-noir du Berry — ironie cosmique ? Clin d'œil de la vie. L'idée me plaît.

4 juillet 2020 : J 14

Jean-Marc vient de me quitter pour aller vérifier les dégâts occasionnés lors du traitement aux pesticides de cette haie signalée, vestige du bocage mayennais, sur la commune de La Chapelle-au-Riboul. Les arbres ont été traités à presque trois mètres de hauteur : la folie destructrice se perpétue, avec dans ce cas l'utilisation de produits hautement toxiques à la place de la tronçonneuse, remplissant la tirelire sans fond de l'agrochimie tout en augmentant le nombre de malades potentiels.

Tous les deux, à notre niveau et avec nos talents respectifs (je préfère ici le mot *talent* à celui de *capacité*), nous invitons chacun à sortir « de la planque confortable de l'inaction », du « À quoi bon ? ». Il est temps de se rappeler que chaque action individuelle est fondamentale pour l'ensemble : ne sous-estimez pas votre puissance, ne refusez pas le rôle de colibri, n'oubliez pas que la mer est formée d'une multitude de gouttes d'eau, que sans la terre nous n'existerions pas. Alors, osons lui offrir le respect que nous lui devons, en ne l'empêchant pas de se réparer. Si nous arrêtons de la polluer, si nous stoppons le pillage systématique de ses richesses,

par sa capacité d'autoguérison, elle recouvrera la santé.

Stéphane me l'a rappelé vendredi en me faisant remarquer que le ralentissement mondial des activités humaines pendant le confinement avait eu des retombées positives sur les animaux et les végétaux, essentiellement par une diminution de la pollution. Il avait remarqué le retour des oiseaux dans son quartier. Je le confirme : un geai est venu dans mon jardin, des pies aussi, et cela faisait bien longtemps qu'ils avaient déserté ce secteur. Mais les mésanges, autrefois si abondantes, qui ont presque totalement disparu, tardent à revenir.

Le choix s'impose, maintenant, du monde que nous voulons laisser à nos enfants. Ne laissons pas le gouvernement le faire pour nous.

Le 17 mars, à midi, nous avons été confinés dans nos murs, par force, pour quinze jours qui seront reconduits et reconduits pendant presque deux mois : un confinement décidé pour éviter l'engorgement des hôpitaux, mais sans test, laissant ainsi cohabiter contaminés, porteurs sains et personnes indemnes, propageant donc malgré tout à coup sûr la maladie. Le 11 mai 2020, ils nous ont libérés en ouvrant la porte, mais le port du masque était obligatoire. J'ai la chance de n'être ni asthmatique ni malentendante, mais j'ai une pensée pour ceux qui le sont et qui doivent faire avec !

Le port du masque imposé à beaucoup de travailleurs quotidiennement et de longues heures d'affilée n'est pas sans risque. J'aimerais être sûre de son innocuité avant de le porter, que l'on me prouve son efficacité contre un virus aussi petit, que l'on me prouve que ce virus est

aussi létal que l'on tente de nous le faire croire en falsifiant probablement le nombre de morts. J'ai entendu assez de mensonges, la coupe est pleine.

Les médias de nouveau envoient leurs messages anxiogènes, de nombres falsifiés de morts, comme au Brésil actuellement. Ne les croyez pas : ils annoncent des chiffres gonflés à bloc, comme cela s'est passé en France et dans le reste du monde — tous les morts ou presque sont comptabilisés « COVID-19 », et parfois ce comptage est directement récompensé ! Petit coronavirus, tu es monnayé et source de profit pour certains. Tu peux être remercié : on ne meurt plus ni du cancer, ni de crise cardiaque, ni de vieillesse, ni de diabète, ni d'autres pathologies... De la peur, peut-être ? De la peur, sûrement !

Le candide en moi, qui ne voit toujours pas le mal, demande pourquoi. Le complotiste, qui me prête son regard, répond : j'ai bien ma petite idée... On nous prépare pour le grand finale, nous sommes en répétition de l'avant-vaccination et du pistage que l'on veut imposer à l'humanité par l'intermédiaire d'une puce, de nos portables, de caméras associées à un programme de reconnaissance faciale... comme en Chine. On teste l'étendue de notre anesthésie par la peur, notre docilité à obéir aux ordres arbitraires, dans l'espoir même qu'une partie du troupeau avale la pilule du vaccin « sauveur de l'humanité » et le réclame, ainsi que l'application COVID-19 pour se protéger des contaminés ! À quel prix ? Celui de notre liberté et de celle de nos enfants et petits-enfants !

Le machiavélique, tout juste libéré de la boîte de Pandore, prend la parole : il jubile. Le grand plan

se déroule comme prévu. Le début de la grande manœuvre, commencée il y a longtemps dans la plus grande discrétion, est en train de s'accomplir. Il dit juste ces trois mots : tout est parfait. S'il en avait, il se frotterait les mains.

Je viens de retourner le macérat de millepertuis. Là aussi, tout se déroule parfaitement : la couleur est belle, il lui manque un peu d'intensité, mais il reste encore sept jours.

5 juillet 2020 : J 15

Le ciel est gris, il bruine, mais toujours pas la bonne averse espérée qui ferait tellement de bien au sol desséché. Le gazon jaunit et les taches de verdure qui le parsèment sont dues aux adventices, d'une résilience à toute épreuve.

Ce dimanche matin, j'apprends la mort d'Ennio Morricone, et le thème lancinant, à l'harmonica, du film *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone s'impose à mon souvenir et persiste un moment. Je cherche sur Internet et me régale avec des extraits de la musique de ce film.

Je continue à m'informer auprès de personnes sans conflit d'intérêts, notamment par des lettres d'information sur la santé naturelle que je reçois quotidiennement et dont le contenu m'aide à « corriger » les versions officielles. Je suis révoltée de tous ces mensonges, de tous ces bidouillages de la réalité qui, force est de le constater, vont tous dans le même sens : celui de cultiver la peur du troupeau à peine libéré pour mieux le conduire à la vaccination — j'allais dire « à l'abattoir », les lapsus sont souvent révélateurs.

Je ne peux plus me taire, je l'ai dit, mon silence me rendrait complice de cette manipulation mondiale visant à réduire les peuples en « esclavage », avec les fers anciens troqués contre des applications sur nos portables, mais encore plus efficaces pour contraindre nos libertés — en attendant que nous soyons pucés tel du bétail, voire trafiqués génétiquement. Êtes-vous prêts à cela ? Voulez-vous continuer à faire partie du troupeau des manipulés par la peur, ou bien voulez-vous suivre, comme j'ai choisi de le faire, ceux qui s'éveillent en conscience, se lèvent et prennent le risque de sortir de ce troupeau ?

J'ai de plus en plus de mal à laisser s'exprimer en moi le « candide », son *pourquoi* n'arrive plus jusqu'au bord de mes lèvres. Tout naturellement, mon cerveau a fait, en silence, son travail de recoupement et de regroupement des informations, et les nouvelles pièces du puzzle trouvent leur place de plus en plus facilement : le « grand plan » s'ébauche, et ce que j'aperçois dépasse tout entendement. Même le « complotiste », avec toutes ses théories élaborées, paraît en dessous de ce qu'est capable de concevoir le troisième personnage. La malveillance semble bien s'être alliée avec le mépris et la volonté de s'octroyer un pouvoir divin. Que faire en face d'une telle coalition, d'une telle folie ? Il se sent dépassé. Il se tait. Le « machiavélique » dit juste : « Tout est parfait. »

Parce que j'ai choisi de ne plus accepter la peur en moi, mes yeux se sont ouverts et regardent avec distance le piège qui se referme. Je suis fermement ancrée dans ma lumière et dans le non, je ne changerai pas ma position.

Je ne suis pas seule, beaucoup se lèvent et sortent du troupeau, je sais que la vérité triomphera quand le moment sera venu.

Et en écho au « machiavélique », mais sur un plan supérieur, je dis à mon tour : « Tout est parfait. »

6 juillet 2020 : J 16

Il fait beau ce matin et, comme j'ai une lettre à poster, j'ai décidé de rallonger le trajet et de fureter dans les petites rues de la ville. J'ai conçu tout un parcours, élaboré à l'intention de mes petits-enfants, pour les encourager à la marche : ruelles enchâssées de hauts murs ou ouvertes sur des jardins secrets.

Je longe le quai Carnot avant de grimper la rue du Bras-d'Or, étroite et très pentue : je souffle, elle est vraiment très raide, et il fait chaud. Sur la place Juhel, les magnolias sont en fleur, mais leurs branches sont trop hautes maintenant pour que je puisse en humer les grandes et magnifiques fleurs blanches. Je décide de continuer en traversant le parc du château pour rejoindre la rue des Pescheries. Le vieux *Magnolia grandiflora* est lui aussi en fleur, et, sur la pointe des pieds, j'ai accès à leur parfum citronné. Je m'attarde au pied de cet arbre magnifique, prodiguant une ombre salutaire.

Je quitte le parc en traversant le passage ouvert dans l'épaisseur des remparts ; je suis dans la rue du Château, traverse devant la basilique et tourne sur la gauche dans la rue des Pescheries ; je grimpe la rue avant de prendre sur la droite la rue du Pressoir ; je décide d'emprunter

le petit passage longeant le mémorial des déportés qui donne accès à la rue Ambroise-de-Loré : il se prêtait à l'aventure que j'imaginais pour Antoine et Noémie et encourageait la marche sur le chemin du retour à la maison.

Ils grandissent, je vieillis, cycle immuable de la vie.

Je reviens sur le sujet des vaccins, j'y reviendrai encore, car ils sont à mon sens, avec le traçage numérique qui risque d'être imposé avec eux, la pierre angulaire de ce que nous découvrons jour après jour, de l'avenir qui nous est réservé si nous ne réagissons pas et qui nous conduira vers une copie conforme de ce qui sévit en Chine : atteinte à la vie privée et à la liberté individuelle par une surveillance robotisée permanente des individus, associée à un système de récompenses et sanctions, avec encouragement à la délation.

Ce n'est pas le monde que je veux laisser à mes enfants et petits-enfants ainsi qu'aux générations futures. Soyons, chacun de nous, tour à tour ou ensemble, les grains de sable qui bloquent la roue du « grand plan ».

Le professeur Christian Perrone a d'ores et déjà donné son avis sur la précipitation à produire un vaccin contre la COVID-19 : ces vaccins ne marcheront pas. Nous sommes avertis, qu'allons-nous choisir ? J'ai fait le choix du refus, je n'y reviendrai pas. Je tiens à ma santé et à ma liberté, et ma pièce ne tintera pas en tombant dans la « Big Tirelire » ! Mais la menace de l'obligation vaccinale plane au-dessus de nos têtes, bafouant le droit fondamental de chacun à traiter sa propre santé.

Devant tous les mensonges proférés et les mauvais choix faits, que je crois mieux comprendre avec le regard du complotiste qu'avec celui du candide, j'ai perdu toute confiance dans le gouvernement. Je ne crois pas non plus en la bienveillance envers les peuples : tant qu'il y a manipulation n'existent ni respect ni bienveillance, ce n'est pas compatible.

La vie n'a pas encore repris son rythme à Mayenne, la tendance générale à tout regrouper en périphérie fait mourir peu à peu les centres des petites villes de province. L'arrêt de l'activité, pendant le confinement, des petits commerces encore présents en a fait disparaître un peu plus. La rue du 130 RI a perdu presque toutes ses petites boutiques, et les magasins à vendre ne trouvent pas preneur, façades et vitrines se dégradent un peu plus d'année en année. Et Mayenne prend l'aspect d'une ville sinistrée.

Tout se dégrade dans le monde, et le doigt est pointé sur le responsable : l'homme et ses priorités tournées vers le profit immédiat.

7 juillet 2020 : J 17

Il ne faut pas compter sur la pluie aujourd'hui, je vais devoir abreuver mes fraisiers en pot, mes menthes et quelques autres essences ne supportant pas la sécheresse. Si je gagne en surface « cultivable » en utilisant pots et sacs, je suis plus souvent astreinte à l'arrosoir !

Dans mon petit bocal, le transfert se poursuit, la couleur évolue et s'affirme, mais la dominante brunâtre persiste. Je tourne le flacon pour la énième fois. Il fait un temps propice à une promenade matinale, et j'opte pour une marche un peu plus active aujourd'hui. Je pars avec mes bâtons, direction Parigné-sur-Braye ; même s'il comporte une portion de ville, je trouve ce parcours agréable et varié : des passages aux allures de sous-bois, le long de la trouée verte, font suite au trafic de la ville et me conduisent au niveau de *La Ferme de Bras*, où la place dédiée aux joueurs de pétanque est déjà bien investie en ce début de matinée. Des bruits d'impacts et de roulements de boules sur le sol, avec quelquefois des chocs métalliques plus violents, m'accompagnent un moment. Tout en marchant, j'observe les joueurs : certains dans un cercle ajustent leur lancer, d'autres

mesurent la distance des boules au cochonnet, beaucoup regardent celui dont c'est le tour de jouer. Peu de paroles. Quelques cris saluent le bon ou le mauvais tir.

De nouveau un petit passage sur la route, et la descente de la rue du Tramway se prolonge par le chemin piétonnier de la coulée douce. Ce parcours qui, il y a quelques années, comportait des passages humides a été aménagé par les élèves du lycée agricole de Rochefeuille. La construction de deux passerelles en bois a réglé le problème de ces passages humides et glissants, sécurisant le parcours. Depuis, le manque de pluie a naturellement assaini le sol, et la petite mare du début du trajet a totalement disparu. C'était un berceau pour la ponte et le développement de têtards, de larves de libellules, de dytiques et autres larves d'insectes, dont des moustiques.

Je longe la partie réservée aux jeux pour enfants, croise une femme qui m'apprend que l'autre passerelle en bois, conduisant à la deuxième mare, la plus grande, est fermée depuis plusieurs jours pour une intervention au niveau du rucher : elle pense qu'il y a eu oubli et que la pancarte et la chaîne n'ont pas été retirées. Je continue donc sur l'allée sans faire le petit détour habituel, avec un peu de regret. Je ne verrai pas les massettes et leurs plumeaux bruns dépenaillés à ce moment de l'année, éventrés, offrant au vent et aux regards leurs entrailles de coton renfermant les graines.

Je prends le temps d'aller au-delà de la place de l'église, en direction de la route d'Oisseau, et mon regard s'attarde, indiscret, sur la flore des jardins dans le but de

trouver des essences inconnues et des idées pour le mien. Puis, je fais demi-tour et reviens sur mes pas.

Sur la place de *La Ferme de Bras*, le nombre de joueurs de pétanque semble avoir augmenté. Je retrouve la fraîcheur des vieux arbres et la compagnie des oiseaux en quête de nourriture, peut-être ont-ils une couvée à gaver...

Cette marche rapide m'a vivifiée, je me sens bien ; avec plaisir, je rentre chez moi.

8 juillet 2020 : J 18

Je commence par la météo du jour : du soleil, mais aussi de petits nuages — probablement que ce soir je devrai arroser quelques jardinières et pots, le manque de précipitations devient inquiétant.

Jérôme Salomon appelle à se préparer à une reprise de l'épidémie, cette fois avec confiance, car la France a les outils pour faire face : si on apprend de ses erreurs, puisque tout a été fait à l'envers dans la gestion de l'épidémie en France, il peut y avoir un petit espoir si en effet la boîte à outils est bien garnie.

Le candide a pour une fois une réponse : l'hydroxychloroquine du protocole du professeur Raoult ! Il a dit cela d'une traite et, étonné lui-même, il attend la réponse des autres. Le théoricien du complot n'en croit pas ses oreilles et constate avec consternation que le candide est resté tout aussi candide. C'est la force de la candeur que de rester dans la lumière, c'est sa puissance face à l'adversité, qu'il ne voit pas comme telle. Je pense que nous avons tous à apprendre de lui, sur qui la peur n'a pas de prise.

Le complotiste donne enfin sa réponse, sur ce qu'il croit être « les outils pour faire face » : tests, masques

obligatoires, confinement, peut-être, en attendant le vaccin sauveur.

Le machiavélique ne voit qu'un outil dans la boîte : le vaccin pour tous. Puis, il se presse d'ajouter : le pistage pour tous, mais il se mord aussitôt la langue, craignant d'en avoir trop dit et démasqué un peu vite le « grand plan ».

Le soleil est brûlant, la végétation souffre, j'arrose avec parcimonie, je pallie les urgences et regarde se dessécher les plantes que mon choix a condamnées. Je suis triste d'avoir dû prendre une telle décision.

Aujourd'hui, le 8 juillet à 11 h 30, je constate de nouvelles traînées de condensation à haute altitude, au moins trois passages d'avions. Que contiennent-elles, ces belles et longues traînées blanches ? Pourquoi l'omerta à leur sujet ? Pourquoi les grands médias n'en parlent-ils pas, pas même pour chercher à discréditer les partisans de la théorie des « *chemtrails* » ? Je me méfie des sujets tabous. Que se cache-t-il sous l'appellation de « géo-ingénierie », dont un des buts revendiqués est de lutter contre le réchauffement climatique et de pallier les trous de la couche d'ozone ? Quels sont ses liens avec l'armée ? Si sont bien pratiqués des épandages de fines particules d'aluminium et de baryum, celles-ci ne restent pas en l'air et retombent, portées par les courants aériens et la pesanteur, sur les océans, la terre et nos têtes !

Si c'était quelque chose de bon, de bien, on en parlerait. Elles sont là, on ne peut plus visibles, elles découpent le ciel, le quadrillent parfois en damiers.

Parce qu'elles ne présentent pas l'aspect des anciennes traînées de condensation (plus fines) et parce qu'elles subsistent bien plus longtemps dans le ciel qu'autrefois, en évoluant par ailleurs différemment, je ne les crois pas naturelles. Ou alors que l'on m'explique les évolutions technologiques des moteurs d'avion ou peut-être de la composition de l'atmosphère qui expliqueraient ces changements... Mais la transparence n'existe que dans les déclarations d'intention ou les autosatisfecits des dirigeants et des médias à leur botte.

Qui donne les ordres de ce qui peut être dit et de ce qui doit être tu ? À qui profite ce contrôle de l'information ? Que ne devons-nous pas savoir ?

Le mensonge est la règle dans l'infantilisation des peuples, jugés incapables de comprendre, et dans la manipulation mondiale, qui tend à leur enlever toute liberté par un contrôle de plus en plus sophistiqué, qui atteindra son apogée avec les possibilités des techniques associées à la 5 G, puis à la 6 G... on n'arrête pas le progrès.

J'ai troqué l'aspirateur pour le balai. Ainsi, plus de fil à gérer, plus de source d'énergie qui ne soit mienne, plus de bruit surtout : la pollution sonore fait partie intégrante de tous ces matériels motorisés. Je peux écouter de la musique en balayant.

Au jardin, j'ai fait le même choix du silence : sécateur, coupe-branches, scie à main, cisailles ont repris du service, et le taille-haie électrique et la tronçonneuse, que je réserve aux cas difficiles, sont remisés dans le sous-sol. Le passage de la tondeuse quand cela devient nécessaire,

celui des voitures et surtout celui des camions en bordure de jardin polluent déjà suffisamment le silence.

Le gazon jaunissant est parsemé du vert des liserons, qui, armés de très longues racines, puisent la fraîcheur dans la profondeur du sol et sont en pleine floraison. Une multitude de corolles en forme d'entonnoirs rose pâle attirent les insectes et le regard. Vers 17 h, les fleurs se referment lentement, le gazon perd sa parure pour la nuit, qui s'annonce doucement.

9 juillet 2020 : J 19

Ce matin, à mon réveil, le ciel est gris, pas annonciateur de pluie, mais de chaleur ; une brume épaisse, qui s'évaporera peu à peu en milieu de matinée, tempère la montée du mercure. Aussitôt cette brume dissipée, la chaleur grimpe rapidement.

Je programme un arrosage pour demain, non plus à l'arrosoir, mais au tuyau, car Matthieu arrive samedi 11 juillet avec sa suite : Alice, Antoine, Noémie et Tag le chien. Je risque dès lors de négliger un peu le jardin, pour les jeux et la cuisine. Le compte à rebours est commencé.

Il y aurait six nouveaux foyers de virus en Mayenne — je dis bien « en Mayenne », le département, pas la ville où je vis. Les médias reprennent leurs annonces anxiogènes, je ne m'y attarde pas : la télévision est fermée, je ne l'allume même plus pour regarder des films, je n'écoute pas la radio non plus. Les gros titres de la page à l'ouverture de mon ordinateur me suffisent.

Jean-Marc, qui s'était rendu à Grazay en raison du projet de « rucher géant », est passé par Mayenne au

retour et nous avons pris le repas de midi ensemble. Dans le cadre de ses activités en faveur de l'environnement, il se déplace beaucoup et n'hésite pas à faire le petit détour qui le conduira à la sonnette de ma porte d'entrée. En tant que président du collectif Bocage 53, il est très sollicité.

Dans l'après-midi, je suis allée rendre visite à mes amis Karine et Patrick. Il faisait trop chaud pour me rendre à pied chez eux, et j'ai pris ma voiture, ma « Totoya » comme l'appelle Antoine. J'avais emporté mon ordinateur pour faire lire à Karine ce que j'écrivais. Elle m'a fait remarquer que je ne parlais pas des aspects positifs des petits foyers de cultures biologiques ou bioraisonnés, ici en Mayenne. C'est vrai, mais tel n'est pas le but que j'ai en tête : je veux insister sur la mainmise du lobby agrochimique et ses ordres et sanctions arbitraires envers ceux qui refusent ses diktats. Je veux contribuer à ouvrir les yeux sur la dérive mondiale du contrôle généralisé par une minorité de multimilliardaires qui s'octroient le pouvoir de décider pour nous avec mépris et sans bienveillance, nous privant de notre liberté de choisir. Dans tous les domaines, la pression est forte et nous pousse sur le chemin tracé pour nous par la finance.

La gestion en France de la crise de COVID-19 a mis les petites et moyennes entreprises en grave difficulté financière, beaucoup vont faire faillite et ne se relèveront pas. Et le personnel qu'elles employaient va grossir la liste déjà trop longue des demandeurs d'emploi ! À qui la faute ? Petit virus, pas si méchant que cela finalement, il faut te rendre cette justice : il y a eu quelques cafouillages en matière de comptage des morts, tu es

arrivé — au bon moment pour certains, et au mauvais pour d'autres. On t'offre le rôle de bouc émissaire. À ta place, je ne reviendrais pas, surtout que l'on fait la course au vaccin contre toi.

Le résultat final, le réveil d'un nombre croissant de consciences, on te le doit, mais on le doit aussi à ceux qui ont pris la décision du confinement : je dis merci, donc, à tous ceux qui, indirectement ou directement, nous ont permis de nous lever et de dire : « Non, nous ne voulons pas du monde que vous nous réserviez. »

Une partie du troupeau s'est levée, elle a dit non à la peur que les médias aux ordres ne cessent de diffuser. Cette élite debout n'est plus manipulable et elle ne cesse d'augmenter. Je ne sais pas combien pour finir il en restera à vacciner, à contrôler.

10 juillet 2020 : J 20

Ce matin, à mon réveil, il y a beaucoup de nuages ; je suis mon intuition et décide de faire un autre arrosage copieux avant l'arrivée des enfants demain.

Je dois réorganiser le sous-sol pour avoir une table de jeu en cas de pluie ou de trop forte chaleur. Je fais un nettoyage rapide des plates-bandes devant la maison pour faciliter la récupération éventuelle d'« ovnis » déviés de leur trajectoire. J'enlève les deux pieds de chardon, que j'avais épargnés au printemps pour bénéficier de leurs belles floraisons : je ne vais pas profiter des dernières fleurs, dommage, mais leur feuillage est trop agressif pour la peau. Leur arrachage a donc lieu plus tôt que prévu, cela évitera la montée en graine des premières fleurs fanées et leur dissémination dans le jardin.

Sur le gazon, les fleurs de liseron se ferment ; elles indiquent l'heure du goûter, les enfants de la campagne autrefois le savaient bien et rentraient en courant pour filer directement à la cuisine.

Le pied de buddleia, en pleine floraison de grappes parme, a fière allure depuis l'arrosage de ce matin, le premier de l'année : en principe, je laisse les arbres et

arbustes se débrouiller avec la pluie tombée. Leurs réseaux racinaires sont capables d'aller chercher l'eau en profondeur. Mais je soutiens les plus jeunes et leur octroie un arrosage de temps en temps. Ses grappes de fleurs odorantes attirent les papillons, bien sûr, qui viennent butiner le nectar, mais aussi beaucoup d'autres insectes : des bourdons, des abeilles, des éristales.

J'ai fait un petit semis de carottes dans l'espoir d'attirer dans mon jardin les beaux machaons jaunes aux ailes postérieures prolongées en pointes et maculées de bleue, dont les magnifiques chenilles sont inféodées aux fanes de carotte.

Je profite du calme de cette fin d'après-midi pour flâner dans le jardin. Les cyclanthères sont parties à l'assaut des arches et atteignent presque la courbure du haut ; elles se rejoindront dans quelques jours et mêleront leurs tiges en s'accrochant par leurs vrilles. Les innombrables petites grappes de fleurs blanches, particulièrement mellifères, sont prometteuses d'une belle récolte de petits fruits verts de forme cornue. Les quelques pieds de concombre les accompagnant vont devoir faire leur place en force dans cette exubérance de feuilles lobées superbement échancrées en couronne.

Le macérat de millepertuis a pris une couleur rouge où subsistent quelques nuances de brun ; celui de l'année précédente était plus franc en couleur. La qualité des fleurs et celle de l'huile ont leur importance dans le résultat définitif, tout comme l'ensoleillement et la chaleur générale. Comme pour le vin, chaque année a son cru.

Le résultat est aléatoire : comme en vinification, beaucoup de variables entrent en jeu pour élaborer le cru de l'année. Mais les principes sont toujours présents, et l'huile obtenue efficace pour stopper la formation de cloques à la suite de petites brûlures ou de coups de soleil. J'en garde toujours un petit flacon compte-gouttes dans la cuisine et dans la salle de bain. Je vais bientôt pouvoir filtrer le macérat.

11 juillet 2020 : J 21

Le ciel bleu du matin est ce midi parsemé de petits nuages blancs et ressemble aux ciels des peintures naïves. J'attends Matthieu et ses enfants. Un appel téléphonique me confirme que tout va bien et qu'ils devraient arriver dans les délais prévus. Tout est prêt, j'ai dû empiler mes affaires en hauteur, ne pouvant pas repousser les murs.

L'épidémie semble reprendre, à en croire les médias. Personnellement, je ne pense pas que cela soit une reprise de la première vague. Je me demande plutôt ce qui a été déversé dans le ciel les deux jours où j'ai observé de possibles *chemtrails* : le 20 mai à 9 h 35 et le 8 juillet à 11 h 30.

Cette interrogation ne peut pas venir du candide, qui aurait juste regardé ces belles traînées blanches reflétant les rayons du soleil, qui s'attardaient en s'élargissant dans le ciel bleu intense. Je ne peux plus rester candide avec les recoupements faits par mon cerveau. Je ne crois ni au hasard ni aux coïncidences, et je ne crois plus en la bienveillance des puissants envers les peuples.

Une dernière fois, j'encourage chacun à ne pas céder à ce qui me semble être de nouveau une manipulation par la peur pour promouvoir une vaccination générale, voire l'imposer, avec un vaccin susceptible de contenir des OGM et d'autres molécules qui n'ont rien à faire dans nos corps, avec peut-être en prime un moyen de traçage. J'ai une petite vision de ce qui peut m'être imposé, ce ne sera pas mon choix. Mon choix est de refuser la vaccination et le pistage; je ne marche pas au chantage; je ne crois pas que le port du masque, en attendant la vaccination, soit « la liberté » comme on voudrait le faire croire, mais que c'est bien plutôt un signe de soumission et une acceptation de la manipulation par la peur. Plus insoumise que jamais, je refuse d'être prise en otage dans ce vaste mensonge planétaire.

J'attends le coup de téléphone de Matthieu me précisant l'heure de leur arrivée à Mayenne, car pour m'éviter d'aller à Laval ils ont pris le car, et j'irai juste les chercher à l'arrêt de l'ancienne gare.

Je suis rentrée de mes courses avec mes sacs pleins de victuailles — j'ai perdu l'habitude d'acheter autant de choses à la fois. Je pense avoir rapporté l'essentiel. Il me reste à trouver une place pour chaque chose, maintenant...

Le réfrigérateur affiche « complet », j'ai eu du mal à fermer la porte, et les deux boîtes en verre contenant mes têtes d'ail noir, que j'ai laissées « confire » douze jours à 70 °C, n'ont pas pu réintégrer leur place.

Elles vont devoir attendre quelques jours à l'abri de la lumière, mais à température ambiante.

Il me reste à réaménager ma voiture, toujours en mode utilitaire lorsque je suis seule, en sortant, dépliant et fixant les sièges arrière à leurs emplacements. J'ai hâte de serrer mes petits-enfants dans mes bras. Avec les restrictions du confinement, leur venue à Pâques n'a pas été possible. Les relais vidéo du téléphone ont comblé un peu cette absence, juste un peu. Voilà, ma « Totoya » est fin prête, le coffre me semble à présent tout petit.

Je suis arrivée en même temps que le car. Ils sont là, les masques tombent pour les embrassades !

Le voyage en train a été fatigant, pas facile d'aller de province en province. Et le chagrin de Noémie et Antoine, qui ont oublié le sac à dos contenant leurs jouets et peluches dans le wagon, perturbe un peu la joie des retrouvailles. Je fais le vœu qu'ils le retrouvent.

Alice ne fait que passer à la maison, puisqu'elle repart ce soir et nous irons tous l'accompagner à la gare de Laval.

À la gare, sur le quai, donc en plein air, je me fais interpeller avec agressivité, au travers des voies, par un homme, parce que je ne porte pas de masque. Je lui crie : « Monsieur, je suis une insoumise. » Insoumise, oui, je le suis de plus en plus à ces obligations non fondées, liberticides et contestables, puisque la mortalité due à la COVID-19 atteint presque zéro à ce jour en Mayenne.

J'aimerais que les médias et le gouvernement exposent clairement les dangers pour l'utilisateur du port

du masque prolongé, surtout en cette période de forte chaleur : respirer un air très chargé en gaz carbonique et en rejets microbiens est franchement délétère pour la santé et contribue à la chute du système immunitaire. Or, le système immunitaire me semble être le grand oublié de cet épisode COVID-19, et le candide pourrait encore une fois demander pourquoi. Ce à quoi le complotiste pourrait lui répondre…

Je vous laisse deviner. Le but de ce journal est de contribuer à ouvrir les consciences : si vous m'avez suivie, vous avez la réponse.

Il est douloureux de constater que notre santé n'est pas la priorité de ceux qui nous dirigent, c'est pourtant ce que je tire comme enseignement de cet épisode de COVID-19 encore en cours.

12 juillet 2020

Les vingt et un jours du processus de macération sont révolus. La journée promet d'être ensoleillée et nous allons pouvoir profiter du jardin, faire des promenades si tout le monde est d'accord. Je profite de ce moment solitaire du début de matinée, pendant que la maisonnée dort encore et récupère de la fatigue de la veille, pour m'occuper de mon macérat.

Je commence par filtrer grossièrement le liquide à travers une petite passoire. L'huile a finalement une belle couleur rouge sombre. Je finis la filtration en pressant les plantes à l'aide d'une cuiller en bois, afin de ne pas en perdre une goutte. À l'aide d'un petit entonnoir, je transvase l'huile dans de petits flacons, en verre teinté, munis de compte-gouttes.

Le cru 2020 est prêt. J'écris les étiquettes à la main, puis les colle sur les flacons : « Macérat de millepertuis. Juin-juillet 2020 ».

TABLE DES MATIÈRES

21 juin 2020 : J 1 11
22 juin 2020 : J 2 15
23 juin 2020 : J 3 19
24 juin 2020 : J 4 25
25 juin 2020 : J 5 29
26 juin 2020 : J 6 33
27 juin 2020 : J 7 39
28 juin 2020 : J 8 43
29 juin 2020 : J 9 47
30 juin 2020 : J 10 51
1er juillet 2020 : J 11 57
2 juillet 2020 : J 12 63
3 juillet 2020 : J 13 67
4 juillet 2020 : J 14 71
5 juillet 2020 : J 15 75
6 juillet 2020 : J 16 79

7 juillet 2020 : J 17 83
8 juillet 2020 : J 18 87
9 juillet 2020 : J 19 91
10 juillet 2020 : J 20 95
11 juillet 2020 : J 21 99
12 juillet 2020 103

CE LIVRE AU FORMAT PDF
a été composé et mis en pages
avec LuaTEX.

LA POLICE UTILISÉE
pour le texte courant et la première de
couverture est *EB Garamond*, de
Georg Duffner et Octavio Pardo